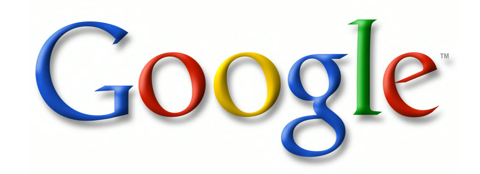
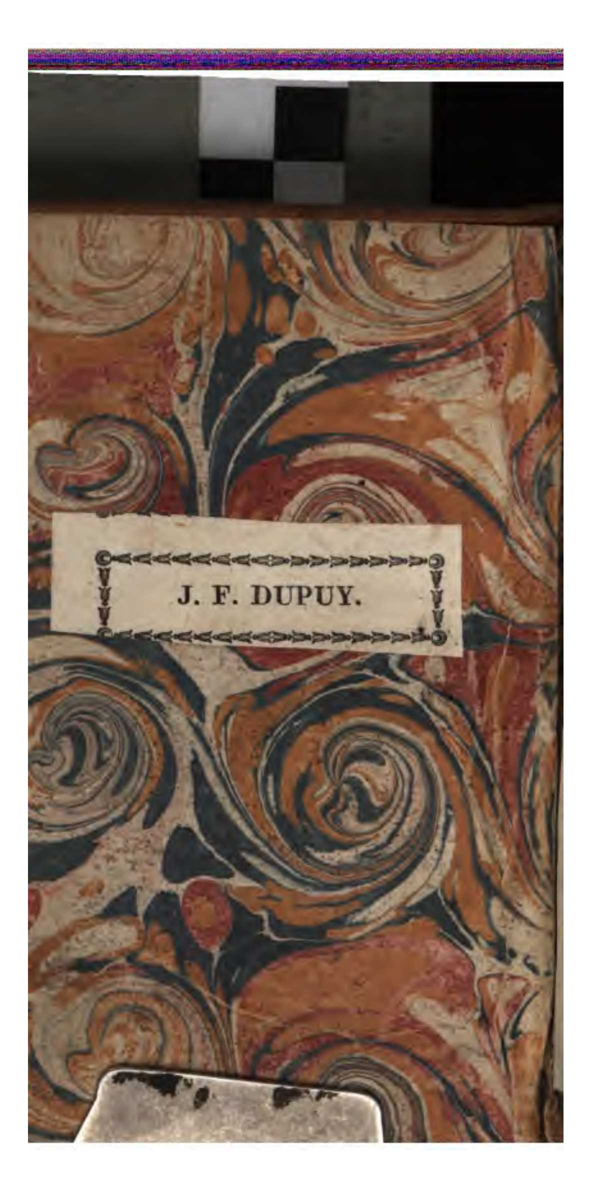
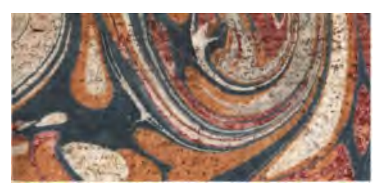
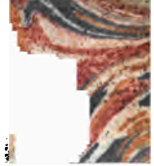

Google



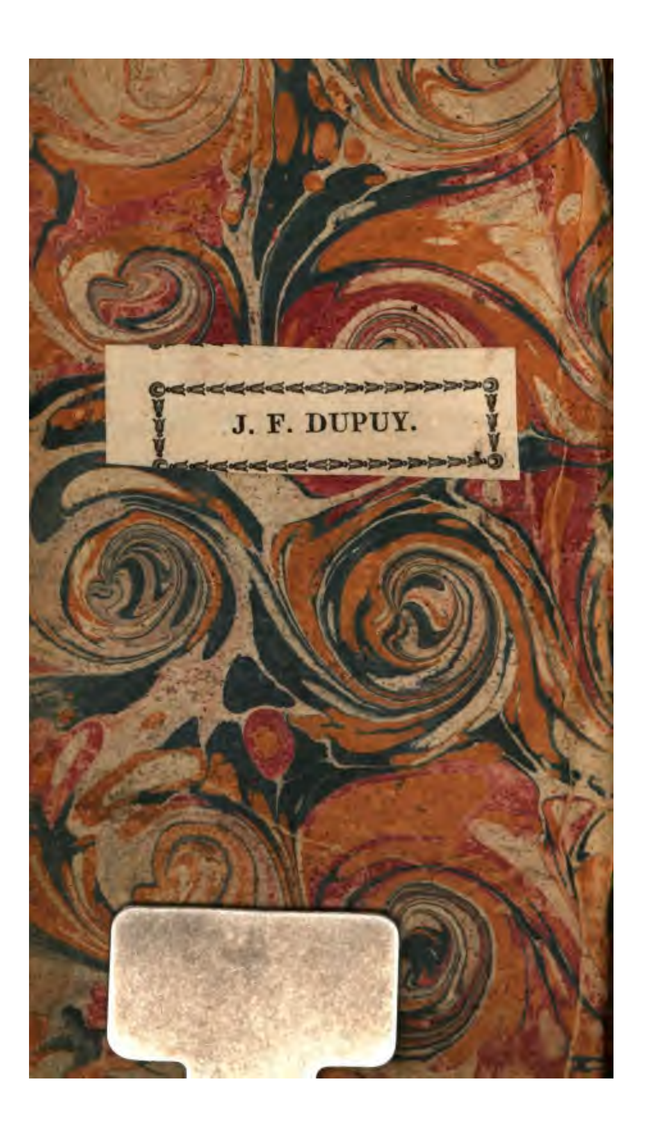

J. F. DUPUY.

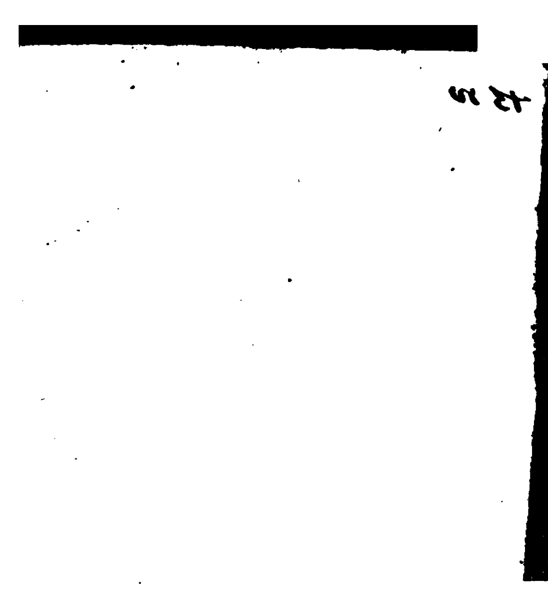






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




J. F. DUPUY.





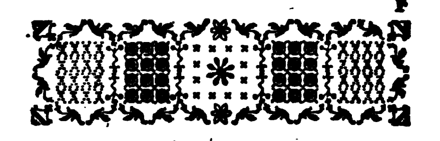
# *NOUVEAUX* DIALOGUES *DES MORTS.*

# *NOUVEAUX* DIALOGUES *DES MORTS.*

# *NOUVEAUX*
# DIALOGUES
DES
# *MORTS.*



*M DCC LV.*



# *EPITRE*

A MONSIEUR

## *TOUSSAINT*,

*Avocat en Parlement, & de l'Académie Royale de Berlin.*

MONSIEUR,

*C'EST à vous que je dédie mon Livre. Les grands noms d'un Protecteur puissant ne font pas toujours la fortune d'un Auteur.*

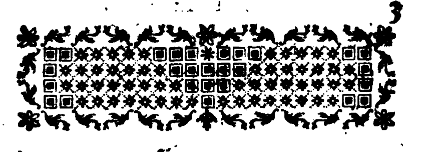
A

*Les talens connus d'un homme d'esprit sont certainement celle d'un Ouvrage qu'il adopte. L'ambitieux étale les titres pompeux de son Mécêne. L'homme de bon sens fait valoir le titre d'Ami, quand il en possede un comme vous. Desapprouverez-vous mon choix, vous qui m'avez inspiré ces sentimens, & qui en faites un usage habituel? Non, sans doute. Votre nom sera un ornement de plus à la tête de mon Ouvrage, & votre amitié plus étroite, un agrement de plus pour mon cœur.*

*J'ai l'honneur d'être avec toute l'affection que vous me connoissez,*

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur. J.F.D.



# PRÉFACE.

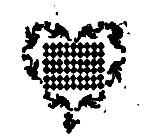
*Aux Petits-maîtres & aux Précieuses.*

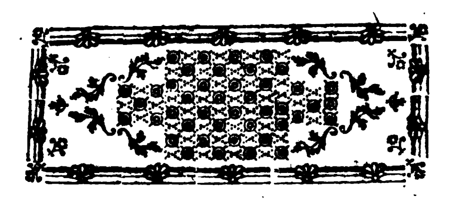
FAIRE une Préface pour un si petit Ouvrage ! Quelle extravagance ! Sans doute que l'Auteur va nous donner le précis de son Livre, pour nous épargner l'ennui de le lire tout entier, dira le Chevalier *Fadon*, aux pieds d'une Précieuse ? Non, répondra la Coquette, c'est pour nous demander grace de toutes les impertinences

qui compoſent ſes Dialogues. Quelle fadeur pour un Auteur, de ſe jetter à nos genoux.... Eh ! non, belle Précieuſe, on épargnera votre modeſtie. Votre tribunal n'aura point à craindre qu'on l'aſſailliſſe. Ce n'eſt ni pour vous, ni pour le frivole *Fadon* que l'Ouvrage eſt fait. Comment voudriez-vous que l'Auteur pensât à vous, lui qui ſongeoit à peine au Public quand il a commencé d'écrire ? Maintenant qu'il y ſonge ſérieuſement, & qu'il a à déſirer les ſuffrages des perſonnes de bon ſens, il n'eſt pas poſſible qu'il faſſe la moindre attention à ceux qui tirent leur plus grande gloire

d'en être privés. C'eſt à l'eſprit qu'il s'adreſſe, & non à ſon clinquant. Ce ſont des penſées & des paroles qu'il préſente, & non du colifichet & du *jargon*. Laiſſez donc en paix mon Ouvrage. Il vous ennuiroit à coup ſûr. Endormez-vous plutôt dans les idées voluptueuſes & délicates d'*Angola*. Repoſez-vous ſur le *Sopha*, & ſi vous voulez à toute force me lire, & que je vous ennuie, comme je m'en flate, ſouvenez-vous au moins que l'Auteur vous avoit prévenus, & que c'eſt votre pure faute. Mais mon raiſonnement vous endort, vous baillez ! Adieu

*Fadon* ; adorez toujours jusqu'aux laideurs de votre conquête ; & vous, Fée ingénieuse de la coquetterie ; occupez-vous continuellement à receller sous le fard & les mouches, le peu de beaux traits que la nature a pû vous donner.





# NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

## DIALOGUE I.

*Smindiride & Tacho.*

SMINDIRIDE.

QUoi ! Vous vous étonnez que j'aye passé ma vie dans les délices, & que je ne sois mort que très-âgé ! En vérité, je ne comprends pas sur quoi vous fondez votre surprise.

[redacted]



TACHO... Sur la triste expérience que j'ai faite des maudites voluptés.

SMIND... Elles n'ont pourtant rien de fâcheux, que je sçache. La délicatesse des vêtemens & des repas est une douce occupation de la vie qui fait anticiper la félicité dont nous jouissons maintenant. Une année entiere ne suffisoit pas aux préparatifs des repas que nous donnions. Que faisons-nous ici de plus ? Nos plus sérieux travaux n'ont d'autre but que de préparer de nouveaux plaisirs, dont nous n'avons pas plutôt joui que nous recommençons sur de nouveaux frais.

TACHO... Vante qui voudra la bonne-chere ; je sçai bien, moi, qu'elle a abrégé mes jours ; & que, si bien qu'on soit ici, on est encore mieux là haut.

SMIND.... Oh, Quelle extravagance ! Peut-on être bien au monde ſans les plaiſirs de la table.

TACHO.... Oui, certes, on le peut ; & rien n'eſt ſi contraire à *la* vie heureuſe que ce qui donne atteinte à la vie. Oh ! bienheureuſe tempérance ! Pourquoi t'ai-je perdu de vûe ?

SMIND.... Apprenez-moi donc, de grace, de quoi vous parlez-là ?

TACHO... De cette aimable vertu, qui, toujours égale dans ſes deſirs, établit dans le corps un équilibre ſalutaire, qui le maintient à l'abri d'une infinité de maux ; qui, ſans enchérir ſur les anciens ragoûts, trouve tout bien apprêté quand l'appétit ou le beſoin ſont de la partie. C'eſt elle qui prolonge les jours juſqu'à une extrême vieilleſſe.

SMIND... Et vous appellez ceux qui pratiquent cette vertu?

TACHO. Tempérans.

SMIND... Je suis donc tempérant, moi! L'égalité de mes desirs n'a jamais permis à ma santé d'être dérangée. J'ai vêcu long-tems, & je ne me rappelle pas d'avoir assisté à aucun repas que je n'y aye mangé de fort bon appétit. Voyez ce que c'est! J'ignorerois encore sans vous que j'avois une vertu : qu'on vienne maintenant m'appeller autrement que le tempérant Smindiride!

TACHO... Le repas maudit auquel je dois ma mort n'étoit rien moins qu'un repas à la Sybarite, & cependant vous voyez ce qu'il m'en a coûté.

SMIND. Expliquons-nous. J'entrevois la cause de votre mal. Comment viviez-vous précédemment?

TACHO... Je vous l'ai déja dit. Les Egyptiens ne connoissoient d'autre aliment que celui que la nature prépare, & ne mangeoient que quand le besoin l'exigeoit.

SMIND... *Mais ce n'est pas-là être tempérant ; ignorant les plaisirs de la table, vous n'étiez pas plus estimable avec vos oignons, que les Sybarites avec leurs festins magnifiques, & leurs mets artistement préparés. Tout au plus vous êtes un tempérant de la derniere trempe.*

TACHO... Peut-on avilir ainsi une vertu, dont il est si dangereux de s'écarter, comme mon exemple le prouve ? *Sans l'habitude où j'étois de pratiquer la tempérance ; jugez de ce qui me seroit arrivé bien plutôt par ce qui m'est arrivé en effet dès que je m'en suis écarté.*

SMIND... Tout ceci tourne à mon avantage. Les Sybarites couroient moins de danger à vivre délicieusement. L'abstinence & la privation de leurs délices ne les eût pas privés de la vie, & votre tempérance est ce qui vous donne la mort; car soyez sûre qu'un bon repas ne vous eût pas été mortel, si vous y eussiez été accoutumé.

TACHO... Plus les vertus coûtent, plus elles sont grandes.

SMIND.. Vieille erreur que cela; moins la pratique des vertus entraîne de danger, plus ces vertus sont estimables. Vous péchiez par excès de vertu. Si un Sybarite eût été réduit à vos ragoûts il n'en feroit pas mort. Vous descendez au Tenare pour avoir goûté des mets des Sybarites.

# DIALOGUE II.

## *Anacréon & Madame Dacier.*

ANACRÉON.

C'Eſt à vous que je dois l'avantage d'être connu dans le pays qui reſſemble le plus à la Grece pour l'élégance & la politeſſe. Je vous ai une obligation infinie de m'avoir rendu intelligible à ces aimables Françoiſes, qui reſſemblent autant à l'Amour, que mon viſage rubicond au joyeux Silêne.

MDE DACIER.. Votre compliment à la Grecque me touche infiniment plus que tous ceux que les Sçavans de mon ſiécle ont prodigués à mon érudition.

ANAC... L'enjoué Anacréon

ne pouvoit pas avoir une meilleure fortune que d'être traduit par une Dame charmante. L'Amour, qui fut le maître de toutes mes actions quand je vivois, a eu ſoin de ſon bien aimé après la mort. Je crois qu'il m'inſpire encore.... Oui. Jugez de ſon pouvoir, puiſqu'il échauffe à ce point le génie d'une ombre. Ecoutez :

Voici Myrille, accourez Jeux & Ris ;
Recevez-là dans votre aimable bande.
Graces, Amour, & toi belle Cypris,
C'eſt votre ami qui vous la recommande.

MDE DACIER. Eh ! que vous compoſez facilement ! Voici une Ode qui le céde à peine à celles d'Anacréon vivant. Aviez-vous autrefois la même facilité ?

ANAC.. Pourquoi non ? Il n'y a rien d'étonnant à cela. L'eſprit, quand il invente, a-t-il ja-

mais une autre marche ? *S'il* ſe ralentit, c'eſt dans la correction; auſſi gâte-t-elle ſouvent les fleurs que cet eſprit a jettées dans ſon ouvrage. C'eſt un bel œillet dont on veut nuancer les couleurs avec *un pinceau. La nature* eſt plus adroite dans ſes négligences.

MDE DACIER. Un peu de négligence ſiéd bien au léger Anacréon; en verſifiant il folâtroit avec les Amours, ou perdoit la raiſon avec le Dieu du vin.

ANAC... Mes poëſies n'en étoient que plus au goût des voluptueux. Elles vous ont plû, ſans doute; à vous qui en avez entrepris *la traduction.*

MDE DACIER.. Elles m'ont paru admirables.

ANAC.. Vous careſſiez l'Amour d'une main en traduiſant mes Odes de l'autre.

MDE DACIER.. Elevée dans le goût des Belles-Lettres, je n'ai traduit vos Odes que pour avoir l'honneur de traduire un Poëte qu'on ne connoissoit que de nom. Si vous sçaviez les peines qu'il m'en a coûté pour réformer votre texte altéré par les Copistes, pour rendre vos tours plus clairs, pour établir des liaisons où votre négligence en avoit oubliées, pour charger vos expressions de notes, qui rendissent compte de tout ce qui pouvoit confirmer vos usages, vos cérémonies. Que d'Auteurs j'ai employés ! Que de Manuscrits j'ai feuilletés ! Combien il a fallu trouver de ressource dans ma mémoire, pour citer à propos les passages des Auteurs dont j'avois besoin ; vous ne me soupçonneriez pas d'inclination pour ce Dieu volage. Telle de

vos Odes qui ne contient que quatre vers m'a fourni plusieurs pages d'érudition.

ANAC... Oh ! je n'y puis tenir. Vous m'avez défiguré. Je me retracte. Vous avez habilement mis en œuvre le talent de la parole ..... Comme je suis grossi sous votre plume ! Il valloit mieux me laisser entre les mains des heureux Hellenistes, que de me charger ainsi des haillons de tous mes contemporains. Aviez vous dessein de me faire courir les Baccanales ?

MDE DACIER.. Vous vous fâchez mal à propos.... Tout cela étoit nécessaire pour vous rendre votre lustre. Sans nous, vous & les Grecs seriez ignorés & laissés dans la poussiere de quelques cabinets obscurs. Si vous n'aviez eu qu'un Commentateur chacun, nous euſ-

ſions eu moins d'embarras. Mais la foule eſt innombrable :il n'eſt ſi petitGrammairien qui ne vous ai prêté ſes ſentimens, qui ne vous ai lû à ſa maniere; & pour débrouiller ce cahos, il faut bien démentir les uns, accorder quelque choſe aux autres; appuyer ſon opinion d'autorités d'autant meilleures, qu'elles ſont nombreuſes. Jugez, vous-même, ſi nous pouvions nous diſpenſer de tous ces ſoins pour vous préſenter au Public avec une certaine décence.

ANAC.. Oui, aſſurément : il falloit nous traduire fidélement, ſans nous interpréter, ſans vous mêler de nous corriger, & ſans prétendre nous donner autre choſe que notre eſprit. Voyez un peu le bel effort qu'ils ont fait pour habiller ainſi ces pauvres Poëtes! Beaucoup de mé-

moire, peu de jugement, point d'eſprit, voilà tout ce dont vous aviez beſoin pour faire vos chef-d'œuvres.

MDE DACIER. Ah! ſi j'avois ſçu votre ingratitude, je me ſerois bien gardée d'employer à cette pénible occupation, des jours que les Graces & l'Amour auroient rendus plus gracieux. Pauvres Scholiaſtes, que de tems perdu pour ſoutenir la préférence des anciens ſur les modernes! Ces ingrats vous en eſtiment moins; ils oſent même vous mépriſer.

ANAC. Ingrats tant qu'il vous plaira. Nous ne vous avions pas chargés de ce ſoin; nous ne vous en ſommes pas redevables. Si vous nous euſſiez conſultés, il n'eſt aucun de nous qui ne vous eût dit, que l'eſprit n'a beſoin que de lui pour plaire.

# DIALOGUE III.

## *Mallebranche & Pascal.*

MALLEBRANCHE.

LEs honneurs qu'on décernoit autrefois aux gens d'esprit vous sont dûs plus qu'à tout autre. Si vous eussiez été Romain, une statue auroit conservé à la postérité le grand Pascal.

PASCAL... Il ne falloit pas être né à Rome pour cela ; celle du sçavant Erasme fait encore aujourd'hui l'ornement de sa patrie.

MALLEB... Je le sçai. Il falloit donc être François pour n'en point avoir.

PASC... Outre que la gloire n'a jamais été l'objet de mes

travaux, je ne crois pas que ce ſoit par indifférence pour les arts que les François n'éterniſent pas leurs Auteurs. Ils ont une autre maniere. Ils admirent avec enthouſiaſme : témoin les éloges qu'ils prodiguerent à la machine que je conſtruiſis autrefois pour réduire en méchaniſme ce qui n'étoit auparavant que le fruit de l'eſprit.

MALLE.. Un peu moins d'enthouſiaſme eût rendu leurs éloges plus durables. Je vous ai aſſez ſurvêcu pour avoir vû cette même machine oubliée preſque généralement: quelques Philoſophes la citent encore comme une vieille découverte, mais perſonne ne s'en ſert. De quoi vous êtes vous aviſé auſſi d'avilir ſi fort les travaux d'eſprit ? Voyez le bel honneur qu'auroit un Algebriſte qui,

après des calculs infinis, feroit parvenu à démontrer la raifon de l'addition; fi un ignorant, aidé de votre machine, venoit lui en montrer l'infaillibilité; ce feroit trop de peines perdues, & les Sçavans ont dû concourir à la chûte de votre machine. Nos éloges fe mefurent fuivant nos propres intérêts, & il y auroit peu d'inventions eftimées, fi on ne fe flatoit de participer de près ou de loin à l'honneur de la découverte.

PASC... Il ne m'eft jamais entré dans l'efprit que ma machine dût chagriner les Sçavans. L'évidence n'eft-elle pas le but de leurs recherches? Je la leur montrois en leur épargnant dans la fuite bien des peines. Au refte, mon efprit fe jouoit, & j'ai eu une forte de divertiffement que peu de Sçavans auront après

moi. Les jeux de l'eſprit ſont rares, & plus on les cherche, moins on les trouve. Je badinois avec la Géométrie, j'ai conçu une idée riante; l'exécution a ſuivi l'idée. Enfin j'étois en belle humeur quand je fis cette invention ſi difficile & ſi abſtraite.

MALL... Si le ſage Paſcal ne me parloit pas lui-même, j'aurois peine à concevoir cette idée de lui. Un génie ſi ſublime, ſi abſtrait, qui pénétroit d'un plein ſaut dans les profondes abîmes de la Phyſique, avoir badiné, avoir joué, & s'en vanter!

PASC... Il n'y a rien de ſurprenant là dedans. Ces ſortes de jeux ſont l'époque de la plupart de nos inventions. On refléchit mûrement ſur une propoſition connue. Au milieu des méditations, il ſe préſente une idée riante, qui ſe fait ſaiſir à cauſe

de cela : on la débrouille en riant de la peine qu'on prend ; elle se fait suivre de quelques autres tout aussi folles, & voilà souvent comme naît une invention. C'est là la marche des nouveautés ; mais on se garde bien de les présenter ainsi. Quand la chose est trouvée, on retrouve une infinité de preuves sérieuses qui la cimentent ; elle passe parmi les Sçavans, elle s'attire leur vénération, quelques-uns s'épuisent à la critiquer ; mais il n'y a que l'Auteur qui sçache que c'est un colifichet.

MALL... Voilà une esquisse de notre maniere d'acquérir des connoissances, que je n'ai jamais employée. Je me rappelle cependant bien d'en avoir été quelquefois attaqué. Je refléchissois, par exemple, un jour, sur la Métaphysique la plus abstraite.

ſtraite. Je cherchois comment nos idées peuvent faire de violentes impreſſions ſur nos ſens. La difficulté de la recherche ne m'empêcha pas de m'imaginer que cette force étoit telle que les enfans, quoiqu'enfermés dans les entrailles de leur mere, quoique baignés de toutes parts par une aſſez bonne quantité de liqueur, pouvoient être atteints des fortes impreſſions que reſſentoient les meres. Cela fourniſſoit l'explication des phénomenes de la mauvaiſe conformation. L'idée étoit trop neuve, je n'en fus pas le maître, il fallut la fourrer, & elle a donné la torture à bien des gens. Les écrits ſans nombre, & les plus ſérieux, ont, ou appuyé, ou combattu ma folie ; car je le ſens bien : ce n'étoit qu'une biſarre conjecture, fruit ordi-

naire de la Métaphysique.

PASC... Vous avez raison; cette science, dont les vérités sont toujours loin de nos sens, est sujette aux conjectures; & si je retournois au monde, je prouverois assez bien, je pense, que malgré la certitude de quelques vérités Métaphysiques qui ne sont certaines que par l'intime connexion qu'elles ont avec notre existence, il est faux de dire que ces sortes de vérités sont les plus sûres. Nos sens ont beau nous tromper, nous sommes à même de revenir, parce qu'on les peut rectifier. Mais si par malheur nous avons pris à gauche dans la Métaphysique, aucune démonstration ne peut nous remettre dans le bon chemin, c'est ce qui fait la durée & la violence de certaines guerres, d'autant plus fâcheuses

qu'aucun des deux partis ne s'appuye sur l'évidence.

MALL... Un peu de reflexion sur nos jeux de l'esprit me porte à croire cependant qu'ils sont les suites d'une imagination échauffée.

PASC... On en sent assez la différence. Les jeux de l'esprit sont toujours accompagnés de réflexions sérieuses & suivies; ceux de l'imagination sont isolés, & portent un air captieux. Les uns font honneur à leur Auteur, on n'a que de la honte à recueillir des autres. Les premiers enfin sont le partage des Sçavans, & ceux-ci n'écheoient jamais qu'à de petits génies. L'esprit est toujours conséquent, l'imagination n'est que capricieuse.

MALL.. Donnons-nous bien de garde de faire connoître ce nouveau systême là haut. On

nous y mépriseroit ; on n'y aime plus que l'imagination & ses folies.

---

# DIALOGUE IV.

*Platon & Ovide.*

PLATON.

VANTE qui voudra les avantages de la solitude, je n'en serai jamais le panégyriste ; j'ai été trois jours abandonné à moi-même dans l'Elisée, & les charmes muets de ce séjour ne m'ont pas empêché de m'ennuyer à l'excès. Je vous ai une obligation infinie de m'être venu tenir compagnie.

OVIDE. Je n'approchois de

vous qu'en tremblant; mais vos premieres paroles me raſſurent, il me ſemble que vous êtes plus ſociable qu'on ne vous le croit communément.

PLAT. En pouvez-vous douter? & croyez-vous qu'il y ait des hommes aſſez fous pour ſe ſouſtraire à la ſociété?

OV... Mais, vraiment, il y a plus; c'eſt que je vous croyois du nombre de ces fous-là.

PLAT. Vous n'avez-donc jamais lû mes ſublimes idées ſur la ſociété; ſur cette république formée à la vertu, avec un travail exceſſif, où le bien ſeul devoit être connu, où il ne devoit pas y avoir de ſupplices, parce qu'il n'y auroit pas eu de méchans?

OV. Je les ai lûes, ces idées, & c'eſt d'après cette lecture que

j'ai conclu que vous etiez un misantrope. Votre république est une chimere.

PLAT. Ce n'est pas là ce qu'en pensoient de plus grands Philosophes que vous.

OV. Ces Philosophes étoient, ainsi que vous, des spéculatifs qui s'enfonçoient dans une caverne, pour étudier les vertus sociales.

PLAT. Non, nous hantions les grandes Villes, & on nous reconnoissoit facilement à nos habits.

OV.. Votre façon de vous habiller étoit un signal pour les habitans de s'enfuir.

PLAT. Nous nous dédommagions de l'espéce d'horreur que je ne cache pas, qu'avoient pour nous des hommes grossiers. Ce qui ne laissoit pas de nous mortifier, en l'interprêtant à notre

avantage, nous nous imaginions qu'ils nous respectoient.

OV. Fort bien. L'imagination satisfait souvent plus que la réalité. Etoit-ce là tout votre plaisir?

PLAT. Non. Nous avions des jours reglés où nous nous assemblions au nombre de quatre ou cinq Philosophes pour manger ensemble.

OV. Voilà ce qui s'appelle être sociable. C'est dans un festin animé par la bonne chere, que les convives s'abandonnent aux ris & à la joie. L'égalité regne, l'ennui en est chassé. Vous étiez raffinés dans vos goûts. Le charmant spectacle que des Philosophes que le vin met en belle humeur! Vos conversations étoient, sans doute, bien enjouées.

PLAT. Point du tout. La mo-

rale la plus férieuſe nous occupoit, & elle l'étoit au point que moi, qui étois le héros du feſtin, y bâillois ſouvent à la ſourdine. Je vous dis cela en confidence : il ſeroit honteux pour un Philoſophe qu'on ſçût que la morale l'a fait bâiller.

OV... Eh ! Sçavez-vous pourquoi vous vous ennuyiez ainſi ?

PLAT... Non. Je penſe que ce ſont des affections naturelles dont on n'eſt pas le maître.

OV. Oh ! Je vais vous l'apprendre. J'ai lû tous vos banquets. Votre morale rouloit ſur ce que devoient être les hommes. Si vous euſſiez envisagé les hommes tels qu'ils étoient, je vous ſuis garant que l'ennui ne vous eût jamais aſſailli.

PLAT... Vous fîtes donc uſage de cette recette contre l'ennui autrefois ?

OV... En doutez-vous ? Un esprit enjoué, fin dans ses railleries, vif dans ses réparties, pouvoit-il jamais s'ennuyer ?

PLAT... Mais vous étiez un homme dangereux, & vous deviez faire sur vos citoyens la même impression que nos habits faisoient sur les nôtres.

OV.... Erreur. Mon caractere étoit goûté ; j'étois de toutes les fêtes. Les sociétés languissoient où je n'étois pas, & vous aviez bien pris le change. Car dans notre siécle on ne parloit que d'actions qui s'étoient passées depuis peu de jours ; c'étoit à qui jetteroit plus d'agrémens dans sa conversation ; on n'épargnoit pas les railleries, pourvû qu'elles fussent modérées. Croyez-vous qu'une morale de cette espece fasse bâiller ? Il falloit de votre tems ne pas vous

amuser à calculer les vices, & à proposer des remedes toujours amers & dégoûtans.

PLAT... Mais votre société n'étoit pas moralisante comme la nôtre.

OV... Cependant notre morale étoit goûtée; car on ne s'y ennuyoit pas comme on faisoit dans la vôtre.

PLAT... C'est que les hommes ne veulent pas qu'on les corrige.

OV... Dites plutôt que nous aimons d'être détournés insensiblement du vice, & non pas amenés brusquement à la vertu. Ces actions surnaturelles prennent trop sur nous. On ne s'accoutume pas à éprouver ces secousses : on rompt le joug, & voilà de la morale perdue; mais ce n'est pas grand dommage.

PLAT... En vérité, vous me

confondez. Quoi ! j'ai pû jusqu'à présent soutenir un rôle de misantrope, en croyant être le plus propre à la société ; & un badin, un railleur, me prouve qu'il est plus sociable que moi !

OV. C'est que votre orgueil vous tenoit trop au-dessus des hommes, pour vous convaincre que la société est l'union de tous les états, rendus presqu'égaux par les secours mutuels.

---

# DIALOGUE V.

*Paul Emile & Jacques Swards.*

PAUL EMILE.

JE vous trouve toujours plongés dans une tristesse étonnante. De quoi vous servent les





agrémens de l'Elisée si vous y êtes insensible ; allons, quittez un peu vos réflexions chagrinantes. Le tems devroit bien en avoir diminué le poids.

J. STW... Si vous eussiez éprouvé comme moi des revers affreux, vous seriez peu d'humeur à me donner un tel conseil, & encore moins disposé à en faire usage. Laissez de grace un malheureux, dont l'unique plaisir est de gémir sur son infortune.

P. EMILE.. Le récit de nos malheurs, est le premier pas à faire pour nous en consoler. Daignez m'apprendre les vôtres, & croyez que vous aurez un confident d'autant plus sensible, que ce récit fera certainement naître l'occasion de vous raconter ceux qui m'ont assaillé moi-même.

J. Stw... Quoi ! vous avez été malheureux, & vous êtes enfin parvenu à l'oublier ? Je ne l'imagine jamais, & il faut que vous n'ayez guères été sensible au coup qui vous accabla ; quoi qu'il en soit, votre malheur apparemment étoit de petite conséquence. Quand on perd une Couronne, & que pour échapper à la fureur de ses sujets, on est obligé d'aller au travers de mille dangers ; implorer la miséricorde d'une Tête couronnée, dont les bienfaits sont d'autant plus insultans, qu'ils semblent être produits par une plus grande pitié, quelle est l'ame assez forte pour n'être pas accablée de douleur ?

P. Em... Sont-ce donc de si grandes pertes que celles qui nous débarrassent d'une occupation toujours onéreuse, d'une

Couronne qui devient plus embarrassante à proportion des vertus de celui qui la porte. Votre ame s'est trouvée plus libre, les soucis du gouvernement ne l'ont plus enchaînée. Vous avez beaucoup gagné en perdant beaucoup ? avouez-le de bonne foi. Votre ambition étoit plus malheureuse que vous ne l'étiez vous-même.

J. STW. Etes-vous Stoïcien pour parler ainsi ? La fortune vous est indifférente ; la vie même ne vous intéresseroit guères ; quel coup faudroit-il donc frapper pour émouvoir la tranquillité philosophique de votre ame ?

P. EM. Ceux que les Dieux m'ont porté, ces coups qui, sans attaquer les biens, intéressent immédiatement le cœur. Un jour me prive des trois ob-

jets de ma tendresse. De mes trois fils, deux meurent, & le troisiéme passe dans une autre famille. Le destin, industrieux à me tourmenter, a saisi l'instant que ma patrie me prodiguoit l'honneur du triomphe, pour rendre ma peine plus sensible, en la relevant par l'éclat de la joie que ma reconnoissance devoit à mes citoyens. Situation terrible à laquelle il est impossible de resister. Mais vous m'écoutez à votre tour, avec bien du phlégme!

J. STW... C'est le ton de ma nation. Ces maux n'en sont pas pour nous. Dans nôtre Isle, la tendresse a des bornes fort étroites, & la grandeur d'ame qui est propre aux Anglois, leur fait bientôt surmonter les chagrins que cette tendresse peut faire naître.

P. EM... En vantant votre

grandeur d'ame, vous vous vantez de n'être pas hommes. Le cœur & sa délicatesse sont le plus bel appanage de l'humanité. Si vous vous dépouillez de cet appanage, voyez ce que vous perdez. La douceur de l'amour, l'agrément de la société, le plaisir d'être bienfaisant, celui de la reconnoissance. Que de biens perdus pour celui dont le cœur est insensible, ou qui travaille à se l'endurcir !

J. Stw.. Avec tous ces biens, vous avez trouvé le moyen d'être plus malheureux quand quelqu'un d'eux vous a été ravi. Si vous eussiez été moins attaché à vos enfans, & par conséquent moins sensible aux coups du destin, tout entier à l'honneur dont Rome vous combloit, leur mort ne vous eût touché qu'autant qu'il est décent à l'humanité de

regretter les braves soldats qui ont contribué à vous mériter l'honneur du triomphe. Leur souvenir n'eût rien gâté dans la joie pure dont vous étiez pénétré au milieu d'un peuple dont les acclamations devoient porter jusqu'au cœur un plaisir qu'il est beau de ressentir tout entier.

P. Em... Je conçois qu'on peut être distrait de son chagrin, mais quand on y revient, il n'en est pas moins cuisant, sur-tout lorsqu'il a sa source dans le cœur; car les autres infortunes sont susceptibles de consolation. Que seroit-ce si vous eussiez perdu votre femme & vos enfans? Malgré la triste situation où ils étoient, quel coup n'eussiez-vous pas senti en apprenant leur mort?

J. Stw... Je ne puis le celer. Mes inquiétudes étoient terri-

[redacted]



bles, lorſque ſéparé de la Reine, qui emportoit ſur les flots avec elle le précieux gage de notre amour, l'unique fils que nous eût accordé le Ciel, j'étois au milieu d'une mer plus dangereuſe pour elle que pour moi, ſans oſer eſpérer qu'aucun ſecours la vînt preſerver des incurſions des rebelles. J'avoue que mon ſort ne me touchoit pas, à beaucoup près, autant que celui que je craignois pour mon épouſe. Je ne ſçai pourtant pas pourquoi de toutes mes craintes, celle de la perdre s'eſt évanouie la premiere.

P. EM... C'eſt que vous l'avez retrouvée dans le pays où elle s'étoit réfugiée, & que le calme fait oublier l'orage; mais il n'en reſte pas moins évident par votre propre aveu que les malheurs de la fortune ne ſont

rien en comparaiſon de ceux que le cœur éprouve.

J. STW... Puiſſai-je, par votre aimable compagnie, trouver un remede à ceux qui m'affectent, pour vous pouvoir conſoler des vôtres !

P. EM... Ma conſolation eſt dans le ſouvenir de ma douleur. C'eſt une plaie qui eſt cuiſante d'abord, & qui finit par un doux chatouillement qui en annonce la guériſon parfaite.

---

# DIALOGUE VI.

## *Catherine de Médicis & Marguerite de Valois.*

MARGUERITE.

EH ! de grace, Madame, laiſſez mon ombre en repos. Vous m'avez aſſez perſécutée

quand je vivois. Vous m'avez élevée & humiliée au gré de votre politique. J'ai été le jouet de votre ambition : je ne vous en veux plus. Mais au moins, à présent que votre politique & votre ambition n'ont plus d'objet, laissez moi jouir de l'état tranquille où le trépas m'a mise.

CATH... Non, il ne sera pas dit que vous fréquenterez les grandes Reines, & qu'on verra une femme coquette, une nonchalante voluptueuse, parmi les Elisabeth & les Médicis. Sortez.

MARG... Vous pouvez me l'ordonner, mais non pas me faire obéir. Le despotisme a ses limites, & plus encore ici que sur terre. Vous n'êtes plus au tems où vous me chassiez de la Cour, & me rappelliez à votre gré. C'est à vous maintenant de me craindre ; je n'ai qu'à dévoi-

ler le fond de votre ame, pour vous couvrir d'ignominie, au lieu que vos reproches à moi ne me font plus rien.

CATH... Et vous prétendez avec des anecdotes mendiées, des chroniques ſcandaleuſes, des fables indécentes, vous ériger en maîtreſſe d'école d'une grande Reine.

MARG... Oh, tenez, ſi vous prenez ce ton, j'ai tout dit. Les injures, le grand bruit, ne valent pas des raiſons, à peu près comme vos vaſtes projets ne valoient pas ma paiſible tranquillité. Vos clameurs ne vaudront pas non plus les judicieuſes obſervations que j'ai à vous faire.

CATH... Voyons-donc quelqu'échantillon de ce grand ſens dont vous me menacez. Parlez, je vous le permets. Reprochez-moi tout ce qu'il vous plaira.

MARG... Votre permiſſion me déſarme, je n'ai plus rien à vous reprocher ; mais j'ai à me défendre. Vous vous eſtimez au-deſſus de moi, & je m'en inquietterois fort peu, ſi vous vous en teniez à le penſer. Vous le dites, l'amour du vrai m'oblige à vous montrer que vous vous trompez.

CATH... Ce préambule modeſte annonce quelque choſe de ſingulier.

MARG... Cette modeſtie eſt naturelle chez moi. C'eſt mon premier mérite. Je montai ſur le trône ſans le déſirer. J'aimai dans mon époux le héros & l'honnête homme. Je ne me prévalus jamais du titre de Reine pour exercer un deſpotiſme captieux ſur l'eſprit du Roi ou de ſes ſujets. Je quittai la Couronne ſans murmures, ſans ja-

lousie, & sur-tout sans regrets. Un vernis manque à toutes ces actions ; c'est l'éclat ; mais la modestie d'éclat est un orgueil déguisé. C'est un Rustre, qui prend les habits d'un Prince.

CATH... Comparaison pour comparaison. Votre modestie étoit une Princesse déguisée en Petite-maîtresse. La galanterie faisoit votre principale affaire. Les autres passions auroient eu trop de peine à trouver place avec elle dans votre cœur, & vous preniez bonnement pour de la vertu vos basses affections pour un Duc de Guise, un Pybrac, & tant d'autres dont les noms sont encore bien inférieurs à ceux-là.

MARG... C'est donc-là mon second mérite. J'étois galante, & j'en ai la réputation ; vous aviez des amans, & personne

ne le sçavoit. Tandis que les amours des Seigneurs, des Dames de là Cour m'amusoient, je n'ai rien troublé dans l'Etat. Les Rois n'ont pas été mes sujets, & personne n'a senti la rigueur de mes ordres. Ah! que de vrais citoyens auroient encore servi leur Prince, si vous eussiez été dans les bras d'un amant à l'heure où vous échappa l'ordre de massacrer les Huguenots!.. Vous frémissez, le reproche est dur; mais celui que vous avez fait à mon honneur est bien aussi sensible. Croyez-vous de bonne foi, que pour avoir plû à quelques Princes, j'aye été moins fidelle à mon époux? Et suis-je coupable des histoires dont le récit m'amusoit ou me fournissoit des reflexions utiles pour ma conduite? A quel propos osez-vous donc me

me taxer de Petite-maîtresse & de femme coquette ?

CATH... Pourquoi avez-vous souffert qu'une Déclaration infamante cassât votre mariage ? N'étoit-ce pas avouer que vous étiez coupable envers Henri IV ?

MARG. Ma résistance n'auroit servi qu'à rendre mon exil plus fâcheux. J'ai mieux aimé céder que me faire arracher un cœur que je ne possédois plus. En eussiez-vous fait autant pour la Régence, si un de vos fils vous en avoit fait la proposition.

CATH... Non, assurément, je n'aurois cédé qu'après de rudes combats.

MARG... Et l'on vous auroit détestée encore davantage. Une estime paisible vaut bien mieux qu'un illustre mépris, & nos noms conservés dans les fastes de l'Histoire, y sont marqués à

deux titres bien différens. On me plaint, on vous hait. Voilà le ſort des grandes réputations quand elles ne ſont fondées que ſur de grands défauts.

---

## DIALOGUE VII.

### *Tibere & Titus.*

TIBERE.

IL vous ſiéd bien de vous eſtimer plus que moi, parce que vous ne fûtes pas un méchant.

TITUS... J'ai tort en effet, & j'oublios que les tyrans doivent être reſpectés, ſinon par amour, du moins par crainte. Mais ici je ne vous redoute pas. Ainſi je jouis de tous les avantages de ma vertu, ſans appréhender

qu'elle vous porte ombrage.

TIB... Vous le pouvez en toute ſûreté. Pour n'avoir pas été conſtamment modéré & bien-faiſant, je n'en ſuis pas moins content de mon ſort. Il m'eſt plus glorieux que vous ne penſez. Jouiſſez de votre bonheur, je n'en ſuis pas jaloux.

TIT... Les grandes ames ſe mettent au-deſſus des prejugés. C'en étoit un qui me faiſoit admirer, adorer même ſur terre ; & le même préjugé a fait qu'on vous déteſtoit.

TIB. Mais enfin, qu'admiroit-on tant en vous ?

TIT... Cette belle douceur, cette vertu par laquelle je gagnois les cœurs, qui m'eloignoit de faire aucun mal, qui m'inſpiroit de la joie quand l'occaſion ſe préſentoit d'obliger quelqu'un, & de la triſteſſe

quand cette occasion m'avoit manqué; qui faisoit enfin que je comptois mes jours par mes bienfaits.

TIB.... Si je voulois approfondir toutes les passions qui accompagnoient cette vertu-là, j'aurois beaucoup à dire. Mais agissiez-vous par une suite de vos réflexions sur les miseres de la vie, qui vous fissent un devoir de les soulager, ou bien par simple inclination?

TIT.. Ce qui me persuade que j'agissois par une pente naturelle au bien, c'est qu'il ne m'a jamais coûté d'efforts pour accorder des graces, & que je souffrois quand il me falloit permettre quelque supplice.

TIB.. Le bel honneur qu'agir ainsi par instinct! La nature n'avoit qu'à faire pour moi ce qu'elle fit à votre égard; Titus eut

été cruel, & Tibere le pere de son peuple.

TIT. Eussiez-vous voulu que, cruel par tempérament, j'eusse été doux par reflexion ; c'eût été du tems bien employé, mais il l'a été encore mieux à pratiquer ce qu'il m'eût fallu apprendre. On perd toujours bien du tems à bander un arc quand il est question de s'en servir.

TIB. Oui, toute cette longue suite de vertus me paroît un tableau sans ombres : je fais plus de cas de celles qui laissent aux vices quelques intervalles.

TIT. Cette façon de penser sied bien à un Prince vicieux autant par habitude que par tempérament.

TIB. Accordez-moi un peu d'attention, & vous verrez si vous ne penserez pas comme moi. Vous n'ignorez pas ce que

je répondis à ceux qui m'offroient d'empoisonner Arminius, que pensez-vous de ce trait de mon histoire ?

TIT.... Qu'il exprime bien l'hommage que le plus vicieux rend à la vertu. Je souhaiterois en trouver un grand nombre de cette espéce dans notre vie.

TIB.. S'il y en avoit tant, on me confondroit avec vous, & encore un coup, j'en serois fâché. Ce trait ainsi isolé, jette un éclat infini ; on ne se seroit pas douté que je fusse capable de générosité. Vous voyez que le nombre de mes défauts est devenu favorable à ma belle action.

TIT... Un éclair brille avec éclat, & s'éteint aussi-tôt dans les épais nuages d'où il sort. Voilà votre vertu.

TIB... Cet éclat n'est si re-

marquable qu'à cause de la noirceur de son origine. Voilà un relief de plus que vous ne me disputerez pas.

TIT... Voudriez-vous me convaincre que ce relief soit préférable à un rayon continuel de lumiere ?

TIB... Il ne s'agit point de cela. Je veux seulement vous convaincre que sans mes défauts on n'eût point fait d'attention à ma réponse. Que vous en avez fait dans votre vie cent plus généreuses que celle-ci qu'on a toutes oubliées. Qu'on sçait en général que vous étiez bienfaisant, comme on scait en genéral que j'étois cruel, & que par conséquent les vices contribuent à relever la pratique des vertus, comme les Cataractes font admirer le paisible cours du Nil, tandis qu'on ne fait

point attention à mille autres fleuves qui coulent avec une tranquillité uniforme depuis leur ſource.

---

# DIALOGUE VIII.

## *Philippe de Macédoine & le Duc de la Rochefoucault.*

LE DUC.

NOus prenons tant de peines pour nous rendre grands qu'à la fin nous en ſommes beaucoup plus petits.

PHIL.. Vous avez bien raiſon ; on s'oublie dans la grandeur, on ſe perd dans ſes conquêtes, & la moindre inattention nous fait tomber au-deſſous du point d'où nous ſommes partis. Les grands hommes

ont peine à se rappeller qu'ils sont hommes. Plus flattés du titre pompeux qui précede leur véritable nom, ils ne s'apperçoivent pas, que ce nom qu'ils négligent est leur premier appanage.

Le D.. Oui, c'est comme un roturier anobli, qui étouffe dans le nombre des titres qu'il a acquis, le nom de ses peres.

Phil.. Quoiqu'il semble indécent à un Roi de passer pour Philosophe, je n'en ai jamais rougi, j'avois une coutume efficace pour empêcher l'orgueil de prévaloir chez moi. Un esclave entroit tous les matins avant les Courtisans, & me saluoit en me disant : Philippe, souviens-toi que tu es homme.

Le D.. J'aurois mauvaise grace d'épiloguer sur cette coutume, Je veux bien croire que

votre dessein véritable étoit de vous rappeller à vous, d'étouffer les cris de l'orgueil & de l'ambition : que cette cérémonie ne perdoit rien de sa valeur, pour être dégénérée en habitude, que vous n'étiez pas flatté de l'admiration qu'elle devoit causer à vos courtisans ; car tout cela, comme vous voyez, gâteroit votre Philosophie. Je ne vous demande qu'une chose. Pourquoi n'avez-vous pas inspiré le même goût de Philosophie à Alexandre ? Pourquoi cet ambitieux s'est-il deshonoré en se divinisant ?

PH... J'avois assez à songer pour moi. Son Précepteur étoit bon & sage ; c'étoit son affaire. Le devoir d'un Roi c'est de choisir les maîtres de ses enfans. Le choix fait, on ne doit plus rien exiger de lui.

Le D... Ah, Philippe ! que vous démentez bien vîte la haute opinion que j'avois conçûe de vous. Qu'un précepteur instruise son pupile des sciences dont il est capable, voilà son lot. Inspirer la vertu, la grandeur d'ame & les belles qualités du cœur, il n'y a qu'un pere qui le puisse, il n'y a que lui qui le doive. Ni rang, ni occupation, rien ne l'en peut exempter ; & vous êtes complice de tous les vices de votre fils.

Ph.. Je partagerai du moins avec lui l'honneur de ses conquêtes.

Le D.... Voilà l'homme qui s'oublie!

Ph.. Il sembleroit à vous entendre, qu'il faille toujours faire cette réflexion.

Le D.. Pourquoi pas ? Est il si difficile de reflêchir sur soi &




ſur ſes actions ? Les Rois oublieront-ils qu'ils ſont hommes, quand ils n'auront plus d'eſclaves pour les y faire penſer ?

PH.. Je crois que dans le tumulte des diverſes occupations d'un Monarque, cela pourroit bien arriver ſans tirer à conſéquence.

LE D.. Ils ont continuellement cet eſclave avec eux ; il n'y a perſonne qui ne l'ait, c'eſt qu'on ne veut pas l'entendre.

PH.. Eh ! quel eſt-il ? Car je vois bien que vous parlez dans un ſens figuré.

LE D.. C'eſt l'amour propre ; vous en êtes ſurpris ? Quoi, direz-vous, ce tyran qui nous fait eſtimer au-delà de notre valeur, qui éleve nos moindres vertus au plus haut dégré, qui maſque nos défauts, nos paſſions & nos vices ; ce monſtre indomptable

qui triomphe davantage quand on le veut détruire, qui ronge le cœur de ses plus grands ennemis : l'amour propre n'en est pas moins l'esclave avertisseur de l'homme ?

PH.. Je m'y perds, je vous l'avoue.

LE D.. Ce tyran, ce monstre dont je vous viens d'entretenir, est un étranger qu'il falloit ne pas recevoir. L'éducation mauvaise, les compagnies dangereuses, la flatterie, les honneurs prématurés, lui donnent naissance, le logent dans l'homme. Dès qu'il s'y est impatronisé, il domine, il prend le haut ton, il étourdit, on n'entend plus que lui. Mais il est un autre amour-propre aussi ancien que nous, doux, modéste, qui ne fait que veiller à notre conservation. C'est lui qui se

[redacted]



fait entendre dans cet âge d'innocence, où l'on ne nous attribue que de l'inſtinct. Son unique but eſt que l'homme ſoit heureux, il avertit paiſiblement des premieres fautes qu'il commet. On l'a nommé remords, conſcience, quoiqu'effectivement il ne ſoit que l'inſtinct qui nous fait nous aimer nous-mêmes. Qu'étoit votre eſclave au prix d'un pareil domeſtique ?

PH... Ce que l'ombre eſt à la réalité.

LE D... Allez, vous n'en êtes pas moins eſtimable. Les Groëſlandois, quoiqu'ils ſoient la moitié de l'année dans les ténébres, n'en ſont pas moins des hommes.

# DIALOGUE IX.

## *Jean Bart & le Prince de Condé.*

LE PRINCE.

TOujours groſſier, toujours fanfaron, tu ne ceſſeras donc pas de m'étourdir de ta prétendue valeur ? Voilà plus de cent fois que tu me racontes tes avantures que tu prends pour des conquêtes. Apprends une fois de moi que ſi l'occaſion, le haſard favoriſent les conquérans, ils ont encore beſoin, outre cela, d'une grande force dans l'eſprit, de beaucoup de prudence, & que l'intrépidité eſt la derniere vertu du héros.

J. B.. A ce compte, un Mi-





niſtre prudent, qui, ſans ſortir de la Cour, combine & peſe mûrement les différentes faces d'une entrepriſe qu'on médite ; qui en dreſſe un plan bien conforme aux regles de la ſaine politique, eſt plus héros que celui qui exécute ce plan, & ſans l'intrépidité duquel on n'eût jamais vû la réuſſite de ce projet.

LE PR.. Tu confonds le ſoldat avec le Héros, le courage aveugle, la témérité, forment l'excellent ſoldat : c'eſt lui qui exécute ; mais le Héros eſt autant celui qui conduit le ſoldat, que celui qui dirige les manœuvres dans ſon cabinet. Le Capitaine a un avantage de plus ; c'eſt qu'il dépend de ſa prudence, de ſon experience, de ſes ſoins, que le plus beau deſſein du monde réuſſiſſe ou non.

J. B... Voilà juſtement que

vous me donnez gain de cause. Vous vous croyez fort au-dessus de moi, pour avoir été le premier soldat de vos armées.

Le Pr... Tu me fais honneur en croyant me déprimer. Vas, un Capitaine qui ne feroit pas ce que tu dis, ne deviendroit jamais un Héros.

J. B... Eh bien ! pourquoi donc ne vouloir pas me regarder comme un Héros ?

Le Pr... Parce que tes succès n'ont jamais été le fruit de tes réflexions, de tes sages dispositions, mais de ta témérité.

J. B... Ah ! voilà bien de quoi mettre de la différence entre nous deux en vérité ! J'étois hardi, je hasardois beaucoup, tandis que froid contemplateur de vos troupes, vous attendiez pour les mettre en œuvre une occasion qui échappoit précisé-

[redacted]



ment parce que vous la cherchiez. La gloire est le fruit du hasard, & le bonheur érige en vaillance la témérité.

Le Pr... A ton compte, tu es un héros du premier ordre.

J. B.. Mes conquêtes en font foi.

Le Pr.. A quel rang daigneras-tu me placer ?

J. B.. Où il vous plaira. Soyez mon égal. J'y consens.

Le Pr.. Tes conquêtes sont autant de preuves de ton extravagance. Eh ! quelle grandeur d'ame y avoit-il, par exemple, à risquer de périr toi & ton vaisseau, pour le vain honneur de paroître intrépide ? Téméraire brigand, si tes services ont plû à l'Etat, c'est qu'aux occasions où il a fallu t'employer, il falloit sacrifier quelqu'un, & il valloit mieux que

ce fût un Corsaire qu'un excellent Capitaine.

J. B.. Avez-vous tout dit ? Ces reproches seroient bien placés si j'avois manqué mon projet : mais comme on juge de nous autres par l'évenement, & que j'ai toujours été heureux, mon apologie est toute faite. Appellez mon audace témérité, extravagance, bêtise, je le veux bien ; mais enfin, j'ai réussi.

LE PR.. La belle preuve ! Eh ! que de téméraires seroient de grands hommes, à les juger ainsi. L'homme qui pense pénétre plus avant, & cherche dans les ressorts qui ont aidé à conduire une affaire, le véritable jugement qu'il en doit porter. Le succès n'est pas toujours la marque de la plus saine politique. Tel a bien dressé ses batteries, qui manque son coup, sans être





deshonoré, tandis qu'on méprise toujours le téméraire, quand même il réussiroit toujours.

J. B.. Vous avez de la peine à convenir de ce que je vous avance; mais enfin, pour derniere preuve, comptez tous les héros, les foudres de guerre, les conquérans fameux; étudiez bien leur politique, & voyez combien d'entr'eux doivent leur grand nom à leur intrépidité, à leur témérité.

LE PR.. Une action peut paroître téméraire sans l'être.

J. B.. Ah! c'est que la valeur qui forme les héros, & la témérité se touchent de bien près. Il y a telle occasion où elles se confondent, & telle même où la témérité fait toute la valeur d'un Capitaine, sans que pour cela il perde de son mérite.

# DIALOGUE X.

## *Scipion l'Afriquain & Alexandre le Grand.*

SCIPION.

QUoi que vous en disiez, je ne fais point du tout de cas de cette continence que vous me vantez. L'épouse de Darius étoit aimable, à la bonne heure, mais son état de captive ne vous donnoit pas de droits sur sa personne. C'étoit une femme respectable par ses titres, qui le devenoit encore plus par son malheur; il n'y a pas tant d'héroïsme que vous croyez, à s'abstenir d'une action qu'on n'auroit pas pû faire sans crime.

ALEX. Je ne vois ici que des

mauvaises langues comme là-haut. On cherche à dénigrer les gens quand on ne peut pas les imiter.

SCIP... Oh ! ce reproche-là du moins ne me regarde pas. Scipion l'Afriquain ne craint pas qu'on le taxe de n'avoir pû imiter Alexandre.

ALEX... Ah ! vous êtes ce fameux Romain dont j'ai tant entendu parler. Je vois où vous tendez ; en abbaissant ma continence, c'est un dégré de plus que vous préparez pour élever la vôtre. Oui, Scipion, dispensez-vous de me la rapporter, Je sçai votre histoire & ses particularités. Vous avez renvoyé avec éclat une jeune beauté, qu'aucun bien n'engageoit ; qui pouvoit être à vous comme à tout autre, & que vous eussiez pû garder sans honte : mais

généreux & chaste au-delà de l'imagination, vous l'avez rendue à l'amant qui soupiroit pour elle, & vous vous êtes abstenu de toucher à une fille respectable pour vous, à cause de son innocence & de sa candeur. Eh bien ! vous voyez que je ne vous rends pas la pareille. J'éleve autant que je puis votre belle action. Pourquoi n'en pas faire de même à mon égard ?

SCIP. C'est précisément pour me montrer aussi judicieux que vous ; car ici nous devons être équitables. Je vous louerai tant que vous voudrez de mille autres belles actions ; mais je ne puis pas en conscience vous tenir un grand compte de celle dont nous parlons, & je crois ma continence bien plus méritoire que la vôtre. On n'avoit rien à me reprocher si j'eusse

gardé pour moi la belle captive ; & je la rendis pourtant. Vous conviendrez qu'à l'âge que j'avois, ce ſacrifice devoit me coûter. La vertu tire ſon mérite des efforts que nous faiſons pour lui ſoumettre nos penchans.

ALEX.. Comme je ſuis bien aiſe de ne vous le pas céder en droiture, je vous déclare que je fais moins de cas de votre vertu que de la mienne. Vous avez eu à votre diſcrétion la belle captive toute une nuit, & vous ne la renvoyâtes que le lendemain.

SCIP.. Quelle malignité !

ALEX.. On la tient de vos contemporains ; on fit même des vers à ce ſujet, & un certrin Aulu-Gelle me les récitoit il n'y a pas long tems.

SCIP... Donnez-vous bien de garde d'en rien croire. L'auteur d'un

d'un pareil mensonge est un méchant qu'il faudroit punir.

ALEX.. Eh! ne vous fâchez pas si fort, on vous a rendu service. Si je n'avois pas eu mille foiblesses, j'aurois été très-obligé à quelqu'un qui eût jetté sur ma reserve à l'égard de la femme de Darius, la même ombre qu'on a jetté sur la vôtre. Prétendez-vous être plus exempt de foiblesses que les autres Héros ?

SCIP. Je ne leur en voudrois pas, s'il avoient épilogué quelques-unes de mes autres actions. Par exemple, lorsque le Peuple Romain étant assemblé pour me juger, j'interrompis la discussion de la cause, en proposant d'aller au Capitole rendre graces d'une victoire que j'avois remportée à pareil jour. Que ne disoient-ils que je pris cette

tournure, parce que je ne sçavois pas comment m'en tirer, à la bonne heure; mais aller inventer des fausfetés pour m'imputer des foibleſſes qu'on pouvoit me trouver ſans cela !

ALEX... Il eſt à propos qu'on nous prête des défauts, quand par haſard, ceux que nous avons ne ſont pas aſſez connus; qu'importe aux Héros quels défauts on leur donne, pourvu qu'ils en ayent.

SCIP... Quelle façon ſinguliere de penſer ! Quel avantage croyez-vous donc que le Héros tire de là ?

ALEX... Mille pour un. Il faut être bien parfait pour réduire les hommes à la néceſſité d'inventer des fauſſetés pour nous les imputer. On tire bien de la gloire d'une calomnie que l'envie fait naître. Cette envie

qui nous empêche d'être trop au-dessus des hommes, prévient les chûtes que nous pourrions faire tout naturellement ; & ces chûtes-là sont toujours funestes.

---

## DIALOGUE XI.

*Marcella femme de Martial, & Manon Lescot.*

MANON LESCOT.

VOus vous plaignez des infidélités sans nombre de votre époux ; ces petites mortifications affligent les Dames, en proportion de leur vertu, & comme je vous vois très-courroucée contre lui, je conclus que vous étiez furieusement vertueuse.

petites décences, les careſſes de votre époux vous paroiſſoient autant d'atteintes portées à votre chaſteté. Ses diſcours paſſionnés devenoient des obſcénités, ſes actions, des crimes. Toujours en garde contre ſes agaceries, vous étiez empaquetée dans vos habits, négligée dans vos parures, ſourde à ſes tendres prieres, muette à ſes demandes, obſtinée à l'inaction, quand il falloit agir, contrariante; que ſçai-je enfin! vous reconnoiſſez-vous à ce portrait, & eſt-ce bien là celui d'une femme aimable?

MARC... C'étoit là effectivement ma maniere d'agir, que vous chargez pourtant un peu; mais l'honneur & la décence m'en faiſoient une loi.

M. LESC... Non l'honneur n'eſt pas ſi ſévére; votre décence

étoit trop délicate ; trop d'attention à éviter un vice, nous jette souvent dans d'autres écarts.

MARC... Il falloit donc sans résistance me livrer à toutes les lubies de mon voluptueux époux !

M. LESC... Cette petite résolution est assez de mon goût ; du moins lui auriez vous plû davantage, & eussiez-vous conservé ce cœur, que vous vous plaignez tant d'avoir perdu.

MARC.. Mais y pensez vous? Que deviendra la vertu des femmes ?

M. LESC... Un agrément de plus. On posséde un homme aimable, on se propose de lui plaire uniquement, & on ne fait rien pour cela. Parées de leur vertu comme d'une robe antique, les Dames s'en tien-

[redacted]



nent à l'effort qu'elles se font pour conserver cette précieuse relique, & pour qui, s'il vous plaît, la gardent-elles ?

MARC... Sans doute qu'après avoir bien & long-tems fait le procès à la vertu des femmes, vous m'instruirez de ce que j'aurois dû faire.

M. LESC... Fort volontiers. Quand nous sommes assez heureuses pour avoir fait une conquête, ne nous amusons point comme Annibal, à admirer notre victoire ; mais employons tout ce que la nature nous a donné d'appas, ce que l'art y peut avoir ajouté d'agrémens, pour la garder. L'homme est un peu bisarre, étudions son goût : conformons-nous y : que sa tendresse ne trouve ni trop d'obstacles, ni trop peu. Que l'objet de ses feux soit pour lui plein de

complaisance sans bassesse, d'amour sans jalousie ; que sa parure soit au goût de celui qui l'aime, que la douceur regle ses discours, au lieu de l'aigre pruderie. Enfin qu'habile dans l'art de toucher & d'attacher un cœur, une femme ne rougisse pas d'être coquette pour son mari. L'artifice n'en est plus un quand la félicité de deux cœurs en est le but.

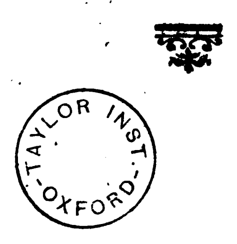
MARC... Voilà de belle morale. Vous l'avez sans doute employée.

MAN. L... Oui, & je ne suis pas la seule qui la mette en usage. De tout tems on a vû des femmes exceller dans l'art de faire des conquêtes. J'ai eu mon tems, & je vous assure que je m'en suis très-bien trouvée.

MARC.. Et vous êtes ?

M. L... Manon Lescot, fa-

meuſe Maîtreſſe du Chevalier de Grieux.. Elle s'enfuit ! Voilà bien la pruderie de toutes les honnêtes femmes, elle va rougir d'avoir eu converſation avec une Petite-maîtreſſe. Je ſçai bien que mon métier n'eſt pas le plus honnête de tous ; il peut cependant être utile, & ſi les femmes vertueuſes prenoient quelques leçons de moi, on verroit moins d'époux mal aſſortis, & plus de bonheur dans les ménages. Faudra-t-il donc que la chaſteté & la coquetterie faſſent toujours bande à part ?



# DIALOGUE XII.

## *Corneille & l'Abbé d'Aubignac.*

CORNEILLE.

CE que vous m'apprenez me fait vraiment plaisir. J'ai une obligation infinie à celui qui s'est donné la peine de rédiger ainsi tout ce que l'on peut penser sur la Tragédie. C'est un corps de reglemens dont les Auteurs Dramatiques avoient besoin.

L'AB. D... Si j'avois cru me procurer un compliment aussi flateur de votre part, je me serois bien donné de garde de vous l'apprendre; car c'est à moi que vous avez cette obligation.

CORN... Vous êtes l'Auteur des loix théatrales dont vous me parlez ? Tant mieux. Vous avez tort d'être si modeste. Là haut on vous auroit cru coquet & affecté : ici-bas nous pensons plus rondement. Nous croyons ce que nous voyons. Jamais nous ne nous étudions à trouver un mauvais côté à ce qui se passe devant nous. Je vous réïtere mes remerciemens. En vérité, tous vos Contemporains & leurs Successeurs doivent être bien satisfaits. Que le Théatre doit être enrichi ! Mes Piéces ne sont plus sans doute que des croquis au prix des nouvelles Tragédies.

L'AB. D... Il n'est rien de tout cela. Racine & Corneille sont toujours les Héros du Théatre, & le seront long-tems encore selon les apparences. Je m'en in-

[redacted]



forme de tems en tems aux nouveaux venus qui arrivent de Paris ; ils ſont tous d'accord à me dire que la Tragédie ſe perd de jour en jour, & qu'une Piéce applaudie eſt à préſent un très-rare Phénomene.

CORN.. Les hommes ne ſont pas toujours infaillibles dans leurs jugemens. Il faut que ce ſoit le Public qui ait tort, car les Auteurs avec vos regles ne peuvent plus ſans doute faire de mauvaiſes Piéces.

L'AB. D... Ils ne le peuvent plus, dites-vous ?

CORN... Sans doute. Ils poſſedent préſentement les loix du Théatre : ils connoiſſent à fond l'effet des diverſes paſſions, leurs caracteres, leur force, leurs bornes. Avec tout cela, il ne s'agit plus que d'imaginer un ſujet & de le verſifier comme il

faut. Il me falloit à moi étudier les Héros que je devois faire agir, réfléchir sur leurs vûes & sur leurs vertus, approfondir avec une sévérité métaphysique les situations que leur pouvoient fournir l'occasion & l'intrigue, nuancer leurs caracteres; enfin faire moi-même tout ce que vous avez épargné à vos Comtemporains.

L'AB. D... Avec tout ce secours, il leur manque apparemment ce que vous aviez, & que je ne possédois pas moi-même, l'imagination vive, & le talent de créer.

CORN.. Vous m'étonnez. Je vous respectois comme un meilleur Auteur que moi.

L'AB. D... C'étoit en vérité trop d'honneur. Je n'ai fait qu'une Tragédie: toutes les regles y étoient observées exacte-

ment. Je défie la plus lumineuse critique d'y trouver rien à redire.

CORN... Eh bien ?

L'AB. D... Eh bien! Cette Piéce a été sifflée, & n'a jamais rien valu. Plusieurs de vos Piéces ont triomphé de la cabale & des sifflets, quoiqu'il y eût beaucoup de fautes de Théatre.

CORN... Il est vrai que les regles séveres du Théatre ne m'occupoient pas beaucoup. Les soins que que me donnoient mes personnages, me paroissent plus grands à présent qu'ils ne l'étoient effectivement. Un goût naturel est certainement préférable à celui qu'on s'efforce d'avoir, & cet effort imprime aux productions, qui en sont le fruit, un air de gêne & de travail que n'ont pas les fruits du génie.

L'AB. D.... Rien n'eſt plus juſte : vous voyez donc le peu d'obligation que vous m'avez, & l'inutilité de ces regles ſéveres qui captivent l'eſprit & retréciſſent l'imagination.

CORN... Je ne rabats rien de mon eſtime pour vous. Les Rhéteurs ne ſont pas les plus éloquens, ſont-ils pour cela inutiles ? Les regles ſont néceſſaires ; c'eſt dans l'emploi qu'on en fait qu'on ſe trompe. Quand elles marchent avant l'inclination naturelle, ou qu'elles en tiennent la place, on s'égare. C'eſt un flambeau dont la clarté, préſentée de côté, ſert beaucoup, mais qui aveugle ceux qui le font porter trop en face.



# DIALOGUE XIII.

## *Diogene le Cynique, & Alcibiade.*

DIOGENE.

ENFIN je vous entretiens dans ce séjour; voici la premiere fois que je converse avec vous. Vous vous croyiez si fort élevé au-dessus de moi, quand vous étiez sur la terre, que vous me fuiriez encore si nos conditions n'étoient pas égales à présent.

ALCIB... Il faut céder à son destin. Je n'en rougis pas moins, tout ton égal que je suis.

DIOG... Ah! c'est un reste de cet orgueil que vous aviez

là-haut. J'eſpere que ma compagnie le fera évanouir. Vous deviendrez traitable.

ALCIB... Il te ſied bien, vil Cynique, de me reprocher d'avoir été orgueilleux à ton égard. Les honnêtes gens ne te fuyoient-ils pas, & en étoient ils moins eſtimables? Et d'ailleurs, qui ne ſçait les politeſſes exceſſives dont je comblois les Athéniens, l'accueil affable que je leur faiſois, quand je briguois quelqu'emploi honorable?

DIOG... Voilà bien de la baſſeſſe pour tant de fierté; car convenez de bonne foi, que vous dédaigniez ce Peuple que vous flatiez. Votre Précepteur, le Sage Socrate, vous reprochoit de n'être pas aſſez complaiſant, & de marquer trop de mépris pour votre maître. Vous ſouvient-il de la petite mortification qu'il vous donna un jour,

qu'enflé de vos possessions vous vous imaginiez posséder tout l'univers ? Vous cherchâtes ensemble sur un globe la situation d'Athênes ; elle y étoit fort petite, & vos biens n'y étoient seulement pas nommés. Eh bien, vous dit ce judicieux maître, glorifiez-vous maintenant d'avoir des richesses qui n'occupent pas même un point dans le monde. Je ne suis point la dupe de vos soumissions. Vous caressiez un Peuple qui étoit nécessaire à votre vanité : vous étiez naturellement orgueilleux.

ALCIB... Aussi est-ce une grande obligation que j'ai à Socrate de m'avoir corrigé de ce vice.

DIOG.... Dites de vous avoir appris à le déguiser. Eh ! quel masque ? Les caresses les plus basses ; aller tendre la main

à la populace la plus vile, lui donner des marques d'affection singulieres, l'embrasser en cas de besoin, & porter au fond de de l'ame le désir de commander à ce Peuple, d'en être honoré, respecté, craint. Un orgueilleux est un vrai Prothée; les personnages les plus ignobles lui sont bons, s'ils servent à le porter aux grandeurs.

ALCIB... Tu conserves toujours le fond d'impertinence que la nature t'a prodigué. Tu ne faisois pas, toi, ce que tu me reproches : tu ne voilois jamais d'un masque tes actions les plus deshonnêtes.

DIOG... Sans doute. Pourquoi se cacher ? On me connoissoit & on me fuyoit. Si on vous eût connu aussi, je doute que vous eussiez eu beaucoup d'amis; cependant des gens d'un

tout autre mérite que vous me faisoient visite. Le grand Alexandre tout couvert de lauriers se fit un devoir d'admirer un Philosophe aussi singulier que je l'étois.

ALCIB.... Ne vantes pas cette visite ; elle te fait honte, & tu n'inspiras que du mépris à ce Conquérant par ta réponse hardie.

DIOG... Au contraire, il envia mon sort.

ALCIB... Il ne l'envisageoit que du côté des soucis dont tu étois exempt ; mais il ne désiroit sûrement pas ton impudence, ta liberté, ton orgueil : car apprends que tu en avois plus que moi. Oui, je te soutiens qu'on a un dégré de vice de plus, quand on ne le sçait pas cacher. Le masque dont tu me reproche d'avoir usé, fait

honneur à l'humanité. J'avouois que j'avois tort d'être ſi impérieux, & j'en faiſois réparation publique par mes careſſes. Juges-toi maintenant.

DIOG... Oh! il y a long-tems que j'ai porté mon jugement. Mon orgueil étoit inſupportable aux autres, parce qu'il étoit à découvert, & à moi, parce que ma fortune ne me permettoit pas cette fierté; & je penſe que les vices deviennent ſupportables à l'aide d'un peu de verni. Je ſuis équitable comme vous voyez, & vous n'y gagnez rien.

ALCIB... Je n'y perds pas aſſurément, car il y a telle vertu qui ne l'eſt qu'à cauſe de ſon verni, & de cette façon mon vice pourroit être une vertu.

# DIALOGUE XIV.

*Virgile & Calot.*

CALOT.

COmme vous voilà échauffé, à qui en avez-vous donc ? Apollon viendroit-il encore vous inſpirer, ou ſi vous peſtez contre les amis qui ont conſervé votre ouvrage, au lieu de le brûler comme vous le vouliez ?

VIRG.. Non. Je ſuis irrité contre un mauvais plaiſant, qui m'eſt venu inſulter au milieu des Poëtes fameux où j'étois. Il y eſt venu prendre ſéance par ordre de Minos. A peine y eſt-il arrivé, qu'il m'a apoſtrophé, comme s'il m'eût connu il y a longtems.

CAL.. Voilà une ombre bien mal apprise. Minos, pour vous rendre justice, la renverra dans un autre quartier. Mais cependant quelle espece d'injures vous a-t-il pû dire, pour vous piquer si vivement ? Il s'en est pris sûrement à vos ouvrages, car un Auteur est un pere qui venge plus vivement les injures qu'on fait à ses enfans, que celles qui s'adressent à sa personne.

VIRG.. Vous l'avez deviné. Il m'a voulu prouver que mon ouvrage étoit plus beau depuis qu'il l'avoit traduit burlesquement.

CAL.. Quoi ! c'est avec Scaron que vous avez eu dispute ? Eh ! mais c'est un homme célébre que vos ouvrages ont immortalisé. Je le connois fort. Sçavez-vous bien que vous lui avez de grandes obligations ?

Comment !

Comment ! vraiment, vous avez l'avantage d'être lû & compris par une bonne partie du genre humain, par tous ceux qui sçavent le François, & n'entendent pas le Latin.

VIRG. Oh, oh ! Je ne m'attendois pas à cela ; est-ce qu'on s'est ici donné le mot aujourd'hui tous pour me faire pester ? Un fol s'avisera de donner un ton burlesque, c'est-à dire bas, ridicule, extravagant à un ouvrage sublime, héroïque & sérieux ; & il faudra que l'auteur lui en ait obligation ! En vérité, si celui qui m'offense méritoit ma colere, je deviendrois furieux.

CAT. Patience, s'il vous plaît. Votre Eneïde n'étoit-elle pas imparfaite, & n'avez-vous pas condamné ce Livre au feu ? C'est défendre une bien méchan-

te cause, que celle d'un ouvrage mésestimé par l'auteur lui-même.

Virg.. Enfin, tel qu'il étoit, on l'a conservé, on l'admire, & je ne serai pas le dernier à le trouver beau.

Cal. A la bonne heure. Mais que vous eût servi l'estime qu'on en a fait, si, bornée à un très-petit cercle de gens imbus tellement quellement de votre langue, elle eût conservé votre Livre parmi les manuscrits respectés, & encore plus oubliés, vaine parure des bibliotheques, inutiles richesses des propriétaires?

Virg... J'aurois eu moins d'admirateurs.

Cal... Et peut-être à la fin point du tout.

Virg.. Et vous prétendez donc que Scarron m'a rendu service en me ridiculisant?

CAL... Oui, vraiment. L'héroïſme qui regne dans votre ouvrage aſſez long, cauſe un ennui que les beautés dont il eſt ſemé, ont bien de la peine à ſurmonter. Cet héroïſme diſparoît, les beautés reſtent. On ne baille plus; on rit en vous liſant : vous voilà de mode, plus généralement connu, & plus univerſellement admiré.

VIRG.. Mais alors je ne ſuis plus Virgile.

CAL.. Si fait. Tenez, il eſt un art ignoré de votre tems, qui tranſmet à la poſtérité à peu de frais, nombre de tableaux d'un prix exceſſif, & dont on n'a que l'original. Cet art, qu'on nomme Gravûre, eſt d'autant plus parfait, que les proportions, les vraiſemblances, les originaux ſont mieux exécutés. Voilà votre Poëme héroïque.

Un Graveur s'aviſa de copier les meilleurs morceaux d'une façon burleſque, en rendant les attitudes originales, les grandeurs diſproportionnées, les images ridicules. Eh bien! on a admiré ce Graveur : il a même rendu ſervice aux grands Maîtres; leurs ouvrages, ſous ce point de vûe nouveau, plaiſoient davantage, & leur a fourni de très-bonnes idées, dont ſes ſucceſſeurs ont profité. C'eſt l'image de votre Eneïde traveſtie.

VIRG... Le Graveur & le Poëte mériteroient d'aller au Tenare y expier le crime d'avoir défiguré tant d'hommes illuſtres.

CAL.. Pour le Poëte je vous l'abandonne, mais le Graveur épargnez-le, s'il vous plaît. C'eſt moi.

VIRG.. Et vous oſez vous

promener avec les fameux Peintres, les Graveurs célébres, sans qu'aucun d'eux vous assomme!

CAL.. Ce seroit peine perdue. Je n'en serois pas plus mort; au surplus ils me rendent justice, & reconnoissent plus équitablement que vous la vérité que je vous avance.

VIR.. Je vais donc les imiter, & convenir avec Scarron que je lui ai obligation.

CAL.. Sans doute. Un ouvrage, s'il n'étoit pas beau, ne fourniroit rien à la critique, & un ouvrage médiocre ne souffriroit pas le travestissement.



# DIALOGUE XV.

## *Chriſtine, Reine de Suede, & la premiere Czarine.*

CHRISTINE.

A ce ton groſſier & brutal peut-on méconnoître la veuve d'un Tambour?

LA CZARINE. Pour une Reine policée & ſçavante vous êtes bien incivile. Mon langage dépend-il de moi? puis-je le réformer & adoucir mon ton? Pour vous, je vous ſoupçonnerois iſſue de quelque pédant, tant vous en avez les manieres. Mais je ne veux pas vous imiter en attaquant votre origine. La force du naturel, de l'éducation, des préjugés eſt inſur-

montable ; mais rien de tout cela n'empêche qu'on ne puisse avoir un bon cœur, de l'esprit, & surtout de l'ame.

LA R. C. Voilà bien du raisonnement perdu. Voudriez-vous me persuader que vous l'emportez sur moi pour l'esprit, la droiture ou le courage ? Ce seroit bien mal vous adresser. Sur le premier article, le témoignage de tous les Sçavans est uniforme en ma faveur. Quant au second, mon jugement équitable fait l'apologie de mon cœur, & quelle foiblesse reprocher à qui a pû se dépouiller d'une Couronne ?

LA Cz... Je ne vous taxerai pas de coquetterie pour avoir fait vous-même votre éloge. On sçait de reste qu'ici l'orgueil feroit un sot personnage ; mais avant de décider qui de nous

deux a l'avantage, ſouffrez que je vous demande quel courage vous trouvez à renonçer au Trône quand on ſe ſent digne de regner? Si vous en étiez incapable, c'étoit vous rendre juſtice, & vous méritez des éloges. Prenez-y garde. Le courage eſt un effort de l'ame qui differe bien de la droiture. Cette derniere inclination eſt naturelle chez nous. Il ne faut que lui permettre de paroître pour qu'elle y brille dans tout ſon jour. Le courage ſuppoſe des efforts qui font violence à l'ame, & à toutes ſes inclinations.

CHR... Vous avez un art admirable pour jetter un vernis de médiſance ſur les gens, & je ne doute pas que je ne ſois auſſi injuſte, auſſi peu ſpiri uelle que vous me jugez peu courageuſe, Oh! telle nuance qu'on imagine

entre les femmes, depuis la Reine jusqu'à la bergere, dans la plus bête comme dans la plus spirituelle, on reconnoîtra toujours les femmes, quand on voudra, on n'a qu'à les faire parler sur quelqu'un.

LA CZ.. Vous vous exprimez d'une maniere qui me mettroit en déroute si je pouvois être étourdie par les injures ou par les railleries. Non, Christine, vous n'êtes point généralement foible : mais vous avez eu la foiblesse de quitter la Couronne de Suede qui étoit si bien entre vos mains. Vous n'êtes pas injuste, mais vous avez puni trop séverement dans un pays étranger un délit auquel vous auriez fait grace dans vos Etats. Loin d'être dépourvûe d'esprit, vous en avez beaucoup; cependant les flateurs vous ont parlé, & vous

avez donné dans leurs pieges.

CHR.. Un mot répond à tout. L'amour-propre a tout fait.

LA CZ.. Cet amour propre eſt l'auteur de la plûpart de nos ſottiſes. Le mal eſt qu'il ſoit ſi bien identifié avec nous ; car notre amour-propre c'eſt nous-mêmes. L'homme ne ſeroit pas homme ſans ſon amour-propre : tout ce que nous pouvons, c'eſt de lui laiſſer faire le moins de fautes qu'il eſt poſſible.

CHR. Fort bien. Mais voyons un peu ce que la Souveraine des Moſcovites peut dire à ſon avantage.

LA CZ.. Preſque rien. J'étois veuve d'un Tambour ; j'ai gagné le cœur d'un grand Monarque. J'ai ménagé l'eſprit de ſes ſujets ; je les ai gouvernés ſans qu'ils en murmurent. J'ai été le premier conſeil de mon époux.

Enfin j'ai mis la derniere main à la grande réforme qu'il vouloit établir dans ses Etats. J'ai joui paisiblement après sa mort d'un sceptre qui demandoit un autre Pierre.

CHR. . Rien de plus modeste que ce récit. De l'état le plus vil vous êtes montée au rang suprême. Du Trône j'ai descendu dans l'obscuriré : l'ambition vous a élevée.

LA CZ.. Et l'orgueil vous a détrônée.

CHR.. Eh bien ! vous voilà bien contente. Vous avez voulu m'avilir à vos propres yeux pour avoir le plaisir de vous rendre plus grande.

LA CZ.. Il falloit ne pas marquer de mépris pour mon origine, & croire que les grandes qualités de l'ame n'attendent pas à se développer, que cette ame

loge dans le corps d'un Prince.

# DIALOGUE XVI.

## *Metellus Macedonicus & Giges, Roi de Lydie.*

GIGES.

LE maudit babil que celui de ces Philosophes à systêmes! Ils m'ont étourdi de leurs idées. Eh! Messieurs, leur disois-je, voyez le fruit de vos spéculations. Vous êtes heureux dans l'Elisée, & votre état n'a rien de commun avec ce que vous avez imaginé. Rien ne les arrêtoit; il a fallu essuyer toute la bordée de leurs extravagances. Celui-ci se croit heureux quand il jouit de biens immenses. Celui-là veut être privé de tout. Un autre se





contente du néceſſaire. Que n'ai-je poſſédé quelque belle Circaſſienne ! me dit un Philoſophe Perſan ; ſi mes moyens euſſent ſuffi pour en faire emplette, j'euſſe comblé ma félicité. Plût aux Dieux que Xantippe n'eût pas exiſté, dit Socrate, aucun bonheur n'eût été comparable au mien. J'ai goûté de tous les biens, me dit Smindiride, & mon bonheur s'eſt trouvé imparfait. Une roſe m'a bleſſé. Enfin que ſçai-je ? Il n'eſt perſonne dans les Enfers qui ne ſe ſoit fait une idée du bonheur qui ne lui a pas réuſſi, & je crois que ſur la terre il n'eſt perſonne d'heureux.

METELLUS. Cela vient de notre avidité. Nous déſirons trop, & la ſatiété ſuit de près la jouiſſance de ce que nous avons ſouhaité le plus ardemment.

GIG.. Cependant il s'en faut beaucoup que j'aye été malheureux par trop d'ambition. Paisible possesseur du Trône de Lydie, conservant tranquillement le pays qui m'étoit soumis, l'esprit de conquête ne m'a pas poussé à étendre les limites de mon Royaume ; sans désirs, sans chagrins, j'étois heureux, ou du moins je m'imaginois l'être.

METEL... Si vous ne l'étiez pas, je ne sçais à quoi il tenoit ; car c'est le comble du bonheur que d'être sans ambition.

GIG... Un maudit Oracle prononça qu'Aglaüs, petit vieillard d'Arcadie, étoit plus heureux que moi.

METEL... Eh ! qu'étoit-il besoin de cette curiosité ? Ne pouviez-vous pas vous contenter de votre état tel qu'il étoit, sans ambitionner encore de sça-

[redacted]



voir s'il étoit quelqu'un au monde plus heureux que vous ? Que vous faiſoit la félicité d'un autre ? Je n'avois qu'à m'aviſer, moi, de faire une pareille demande. La fortune a été d'un prodigalité ſurprenante en ma faveur. Race illuſtre, Epouſe belle & vertueuſe, poſtérité nombreuſe, honneurs de toutes les eſpeces, vieilleſſe avancée ; & durant ce tems, ni deuil, ni maladies, ni chagrins domeſtiques. Il ſe feroit trouvé ſûrement dans Rome quelque vil artiſan plus heureux, ſi j'avois fait la folie de m'en informer.

GIG... Je vous paſſe de vous être cru heureux ; vous aviez raiſon : mais qu'un ſimple villageois accablé d'années, qui n'avoit d'autre bien que le revenu d'une petite terre, ſe ſoit trouvé l'être plus que moi, je n'en reviens point.

METEL... L'Oracle vouloit vous mortifier par la comparaiſon ; il n'étoit peut-être pas au fond ſi heureux que le diſoit Apollon.

GIG... Rien de plus vrai. Je le trouvai au milieu de ſa famille, avec un air de ſérénité qu'ont les gens heureux. Son jardin lui fourniſſoit une frugale nourriture ; ſa plus douce occupation étoit de le cultiver, & quoiqu'il fût eſſentiel à ſa vie, il ſembloit y travailler plus par amuſement que par néceſſité. Sa compagne partageoit ſes plaiſirs, & jamais ils n'ont eu le délicieux chagrin de partager leurs peines : enfin cette frugalité, cette gayeté, effaçoit de beaucoup mes poſſeſſions & mon bonheur. J'ambitionnai leur ſort.

METEL... Voilà ce qui pou-

voit vous arriver de pis. Leur état heureux par lui-même ne constituoit pas l'unique bonheur. Il en est pour les pauvres. La félicité des Rois est d'une autre espece ; mais le malheur est que l'on ne voit pas d'assez près son propre avantage. Si pour être plus heureux, vous fussiez devenu Jardinier, la fortune vous eût accablé. Demeurer dans son état, en faire valoir tous les avantages & les goûter, c'est le moyen de faire évanouir ce qu'il a de rebutant, & d'être sûrement heureux.

# DIALOGUE XVII.

*Xenophon & le Marquis d'Urfé.*

LE MARQUIS.

VOUS prétendez en vain avoir fait un Roman excellent. Je vous aſſure que votre Cyropédie n'eſt rien moins qu'un bon ouvrage.

XENOPHON. Ah! voilà de nos modernes jaloux des productions des anciens, qu'ils ne peuvent égaler, ou qu'ils ont mal imités. Allez, votre procédé eſt indigne.

LE M... Quel diſcours me tenez-vous-là ! Moi, jaloux de vous ? En vérité, je n'ai jamais

[redacted]



ſongé à vous en compoſant mon Aſtrée, & je n'étois occupé que de ma belle maîtreſſe : voilà mon modele ; je ne juge de votre Roman que d'après votre rapport. C'eſt vous qui m'avez dit que votre Cyrus, encore enfant, étoit plein de bon ſens, de droiture, qu'il avoit une conduite ſage, tenoit des diſcours où regnoit la plus ſaine morale ; enfin qu'il avoit à douze ans plus d'eſprit, que pluſieurs grands hommes n'en ont à cinquante.

XEN... Et quelle conſéquence tirez vous de là ? Parce que le caractere de mon Héros eſt parfait en tout genre, vous en concluez que l'hiſtoire de ſa vie eſt mal faite ?

LE M... Oui ſans doute. Où avez-vous trouvé la moindre vraiſemblance à tout ce que

vous lui faites dire ou faire? Il faut qu'un Roman reſſemble à l'hiſtoire, ou du moins que la différence ne ſoit preſque pas ſenſible.

XEN... Je crois pour moi qu'un Roman doit viſer à l'utilité, & que le mien donnoit pour l'éducation des Princes, les meilleurs documens du monde. Un Roman eſt une fable, & quelle que ſoit la fable, elle eſt toujours bonne quand la morale en coule naturellement.

LE M... N'allons pas plus loin; autre défaut dans votre Roman. Cyrus y eſt d'une gravité ſinguliere, tout ce qu'il dit reſpire la philoſophie; rien n'y déride le front du lecteur.

XEN... Ce ton eſt celui qui convient à quelqu'un qui enſeigne la vertu.

LE M... Je ne m'étonne plus

ſi tant de gens ne l'aiment pas : ce n'eſt pas leur faute, mais bien celle des Docteurs qui ſe propoſent d'en inſpirer le goût. Quelle apparence qu'on aime une choſe dont l'aſpect eſt rude & ſévere. Avez-vous jamais vû beaucoup d'hommes carreſſer des Tigres ou des Lions ?

XEN.. Quelle odieuſe comparaiſon !

LE M... Elle ne touche point à la vertu ; elle ne critique que ſon maſque, ôtez-lui cet hideux appareil qui la déguiſe, elle plaira infailliblement.

XEN... La vertu dépouillée n'auroit rien de trop attrayant. La nudité ne fixe pas ſur elle les regards de gens délicats.

LE M... Voilons-là donc ; mais que ce ſoit d'une gaze légere, qui ne cache ſes appas qu'autant qu'il le faut pour ex-

citer notre curiosité ; que ce voile soit ingénieusement travaillé, arrangé par les graces & détaché par les amours ; qu'il flotte négligeamment sur cette Divinité, & que tous ceux qui la voyent admirent d'abord sa parure, pour parvenir à l'aimer elle-même.

XEN... Je vous entends ; vous voulez qu'un Roman soit une intrigue amoureuse, où l'art prête des couleurs aux vices, où les passions se déguisent en vertus ; où le Lecteur enfin, dupe de l'Auteur, avale à longs traits le poison de la débauche & du désordre.

LE M... Un tel Roman est un livre exécrable. Non, Xenophon, vous donnez dans l'extrême. L'amour, cette passion si dangereuse, ne l'est pas tant qu'on se l'imagine. Il décore la

vertu, la rend picquante, & lui donne les moyens de faire éclater ſes appas en détail, ſans que ſa pudeur en ſouffre. Une chaſte Divinité s'offenſe des attaques pétulantes d'un amant brutal; mais un tendre époux qui la ſollicite de céder à ſes empreſſemens, obtient volontiers la poſſeſſion de ſes charmes : enfin la vertu préſentée avec l'amour délicat eſt aimable, on s'en approche; on la fuit au contraire quand elle n'a que la ſévérité pour compagne.

XEN.. Ces maximes ſont aſſez de mon goût. Si vos Romans ſont tous faits d'après cette peinture, les François doivent être bien aimables & bien vertueux.

LE M.. Ils ſont aimables, il eſt vrai, mais tous ne ſont pas vertueux; c'eſt qu'il y a loin de la théorie à la pratique.

# DIALOGUE XVIII.

## *Luther & Mahomet.*

MAHOMET.

N'EN doutez point, Luther, ce n'est pas l'étendue de mes conquêtes ni la force des armes qui ont si généralement répandu le nouveau systême que j'annonçois. Plusieurs habiles gens en donnant mon histoire, m'ont fait paroître sous différentes vûës. Ceux-ci, comme un lâche affronteur, ceux-là comme un politique consommé; d'autres simplement comme ambitieux : aucun n'a touché la véritable cause du changement inopiné, dont j'ai été l'instrument.

Luther

LUTHER. Je ne la comprends pas non plus, ou plutôt je crois qu'en vous accordant les qualités que vos divers Historiens vous donnent, on vous peindroit tel que vous étiez.

MAH.. Il est vrai que la politique que j'ai mise en usage ne tendoit qu'à tromper les hommes, & étoit la suite d'une ambition démesurée : mais avec tout cela je n'ai fait que profiter de la disposition favorable où j'ai trouvé tous les esprits. Le goût de la nouveauté est si général, & a tant d'empire sur nous!

LUTH.. J'en conviens. Il est des nouveautés pour lesquelles on ne rougit pas d'avoir du goût: mais les vôtres étoient si extravagantes, si absurdes, qu'en vérité je ne croirai jamais que ce goût ait tout fait en votre fa-

veur. Eſt-il poſſible que des gens imbus d'une morale ſage, facile à pratiquer l'aillent abandonner pour ſe repaître de chimeres ſemblables à celles dont vous avez rempli votre Alcoran ?

MAH.. Seroit-il probable auſſi que j'euſſe pû jamais ramaſſer une armée aſſez nombreuſe pour ſubjuguer des gens peu diſpoſés à me reconnoître pour leur maître, ſi ce goût n'avoit pas été le premier conquérant ? Qu'importe de quelle eſpéce ſoient les nouveautés, il ſuffit qu'il y en ait pour attirer la curioſité du plus grand nombre.

LUTH.. Oui, de la populace. Elle eſt faite pour être toujours dupe.

MAH.. Et c'eſt ce qu'il me falloit. A peine eus-je débité des choſes incompréhenſibles, que cette populace m'admira,

parce qu'elle ne m'entendoit pas. Je flattai ſon avidité en lui promettant de grands biens, & ce ne fut qu'alors que j'employai ma politique, que l'ambition même s'empara de mon ame. Car avant je n'avois d'autre but que de me faire remarquer & de me rendre ſingulier. Vous voyez combien je ſuis redevable à cette populace que vous mépriſez tant, & à ſon ardeur pour admirer tout ce qui lui paroît nouveau. Les piéges ſubtiles ne ſont point faits pour elle. On aura beau traiter mon ſyſtême de fable la plus groſſiere qui ait paru, il étoit abſolument ce qu'il devoit être pour faire ſon effet; & la preuve, c'eſt que j'ai réuſſi.

LUTH. A la bonne heure. La durée des choſes nouvelles ſe meſure ſur leur ſolidité; vous

convenez de la futilité de votre ſyſtême, & cependant je le vois conſervé par le peuple, maintenu par des Puiſſances, adopté généralement; vous conviendrez que l'empire de la nouveauté ne s'étend pas auſſi loin.

MAH.. Si fait, quand celui qui en profite ſçait mettre en uſage tout ce qu'il faut pour l'établir ſolidement.

LUTH.. C'eſt alors la politique qui agit.

MAH.. Oui, mais elle n'agit qu'en ſecond, & l'honneur de la durée reſtera toujours à la premiere cauſe. Vous ſentez de reſte que le peuple eſt le dernier à ſe deſabuſer. Les gens d'eſprit & les Grands entraînés par l'exemple me ſont demeurés attachés par crainte ou par ambition. Ainſi, ſans le goût de ce peuple, je n'aurois eu ni les uns ni les autres.

LUTH.. Au moins ne pouvez-vous pas assurer que ce goût soit le principe général de toutes les révolutions : celle que je causai dans ma patrie ne commença pas par ce peuple facile à tromper. Des Princes furent les premiers à appuyer ma doctrine & à la faire valoir.

MAH.. Instruisez-moi, de grace, de l'espece de réforme que vous introduisiez dans leurs Etats ?

LUTH... Indigné du refus qu'un Pape m'avoit fait d'un petit Bénéfice, je résolus de les abolir tous. Je fis connoître l'abus & l'inutilité d'une infinité de pratiques ridicules que la saine Religion desaprouve. Je contestai aux Ecclésiastiques le droit de posséder des fonds. Je fournis aux Princes les moyens d'augmenter leurs revenus, de

[redacted]



ſoulager leurs peuples, & de ſe rendre indépendans d'une puiſſance impérieuſe, qui, après avoir été la plus humble, étoit parvenue, à force de détours, à ſe rendre formidable, même aux Têtes couronnées.

Mah.. Eh ! ne voilà-t-il pas notre nouveauté qui fait ſon effet ? Il eſt vrai que des intérêts de différente eſpéce ont engagé vos Princes à autoriſer ce ſyſtême ; mais enfin, plus ambitieux que moi dans votre commencement, vous n'avez pû mettre la politique de votre parti, que parce que ce parti étoit nouveau. Croyez-moi, tout ignorant qu'on m'ait ſuppoſé, je connois aſſez le train de la vie pour vous aſſurer que les Sciences, les Arts, auſſi bien que les grands évenemens, tout en un mot, ne doit ſa célébrité ou ſon

origine, qu'à ce goût de la nouveauté.

# DIALOGUE XIX.

## *Lucrece & une Reine de Gallogrece.*

LUCRECE.

OUI, je suis cette fameuse Romaine qui aimai mieux me tuer que de survivre à mon deshonneur. Ma réputation est encore bien établie sur la terre ; j'y ai beaucoup d'amirateurs, mais poins d'imitatrices.

LA REINE.. Je le crois bien. Quand j'aurois sçu votre action, je ne l'eusse pas non plus imitée, je vous assure. Quoi ! se tuer pour punir un audacieux à qui la force & un certain penchant

naturel de notre part donnent tant d'avantages ! Ma foi, c'eſt mal l'entendre, & j'avois ſur la chaſteté une façon de penſer où j'ai mieux trouvé mon compte. J'ai ſurvêcu à mon Centurion, je m'en ſuis tirée avec tout l'honneur poſſible, & entre nous ſoit dit, le deſeſpoir cauſa votre mort, mais ce fut avec courage & de ſang froid que je fis tuer l'inſolent qui m'outragea.

LUC.. Et comptez-vous pour rien la révolution que cauſa, à ce que l'on m'a dit, ma mort dans Rome ? Mes parens fâchés de cet outrage, en vangerent l'affront dans le ſang de toute la famille de l'audacieux qui m'avoit inſultée, & Rome fut libre par ma mort.

LA R.. Voilà bien du ſang de répandu pour un petit malheur.

LUC... Vous n'êtes pas fort

délicate, à ce qu'il me ſemble, ſur l'article de l'honneur, & ſi de pareils accidens vous paroiſſent de peu d'importance, je ſuis ſurpriſe que vous ayiez pris la peine de faire tuer l'auteur de votre petit échec. C'étoit trop d'inhumanité.

LA R.. Ah! diſtinguons bien, s'il vous plait; l'échec étoit de petite conſéquence pour moi, qui n'y apportois aucun conſentement, & qui m'y trouvois contrainte par la force comme vous; mais le Centurion manquoit à ma dignité & au droit des gens, & comme il ſe trouvoit ſeul coupable, c'étoit lui ſeul auſſi que je devois punir. Je ne me ſuis pas aviſée d'aller chercher ſes parens pour les maſſacrer, à l'occaſion d'un crime qu'ils ignoroient, ni de me tuer pour une faute dont je n'étois pas coupable.

LUC.. Et votre époux vous eſtima tout autant après votre action ?

LA R.. Non-ſeulement lui, mais toute la terre. Je fus très-applaudie.

LUC.. Je ne m'y connois plus. On me loue pour m'être tuée ; on vous eſtime pour ne l'avoir point fait. Voilà un contraſte qui me paroît bizarre, & les jugemens des hommes ne ſont guères conſéquens.

LA R... Ne voyez-vous pas que dans leurs jugemens les hommes font moins d'attention à l'action qu'à la maniere dont elle eſt faite. C'eſt une petite pierre entourée de brillans. Si vous vous étiez tuée ſans en avertir perſonne, on n'eût rien dit ; mais vous l'avez fait avec éclat, & chacun vous a louée, parce qu'on a ſçû votre motif. Si mon

Centurion eût été tué *incognito*, mon époux même n'en eût pas eu plus d'amour pour moi; mais mes parens l'immolerent par mon ordre, & je me préſentai au Roi la vengeance de mon affront en main. Son amour s'en eſt accrû, & le reſte du monde s'eſt ſouvenu de moi. Ainſi vont les choſes là-haut. Les actions héroïques ceſſent de l'être quand elles ſe paſſent ſans appareil. La vertu même n'eſt admirée que quand elle eſt ſur un théatre ajuſtée & parée pour la ſcéne. Dans ſon deshabillé, on la confond avec bien des vices, & entre nous il y a telle vertu qui en approche de bien près.



# DIALOGUE XX.

## *Zoïle & l'Abbé Desfontaines*

DESFONTAINES.

OUI, me voici bien en sureté, graces à la mort, qui me met à couvert des invectives un peu trop fortes de MM. les Auteurs. Ces gens sont quelquefois d'une humeur bien difficile. Ils se fâchent parce qu'on releve leurs sotises, & s'en vengent d'une façon qui m'a souvent mis près du gîte où me voici enfin arrivé.

ZOÏLE. Croyez-vous qu'ils ayent si grand tort ? On n'aime pas à faire des fautes ; mais quand on en a fait, on n'est pas

bien aiſe que d'autres les relevent.

DESF.. Mais il n'y a pas d'équité ; à moins qu'ils ne croyent ne donner leurs Ouvrages à lire qu'à des ſots. L'homme de bon ſens eſt fait pour appercevoir tout ce qui manque dans les productions de l'eſprit.

ZOÏLE.. Oui, mais il ſe tait durant la vie des Auteurs, pour ne pas mortifier leur amour propre. Je ne ſuis pas ſurpris que vous ayez tant couru de riſques pendant votre vie. De quoi vous aviſiez-vous de vous ériger en Juge des travaux de vos ſemblables ? Il falloit avoir bien de l'orgueil & de la préſomption. Un Cenſeur équitable n'eſt jamais celui qui fait métier de l'être. Il entre trop de paſſion dans ſa critique. Tel Auteur eſt ſon ami, tel autre lui eſt recommandé ;

celui-ci ne pense pas comme lui. Un autre appelle de ses censures ; d'autres ne daignent pas y répondre. Que de raisons pour louer ou blâmer un Ouvrage ! Quelle odieuse position d'ailleurs, que d'être craint ou détesté d'une partie des sçavans ? Un petit nombre d'Auteurs subalternes, qui caressent une plume qu'ils n'oseroient braver, enyvrent le Critique de louanges, flatent son orgueil, en le logeant au faîte du Parnasse, où il se croit déja placé d'avance, applaudissent aux fades ironies, aux invectives grossieres, aux mauvaises plaisanteries, dont il saupoudre ses écrits mordans, & qu'il prend pour des jeux d'esprit, & des aménités pleines de sel. Peut-on être plus malheureux que le sont ces périodiques Auteurs, qui puisent dans les

sotises d'autrui de quoi en faire de plus grossiéres ?

DEF. . Fort bien, Zoïle, continuez. Le critique d'Homere a bonne grace de faire la leçon à ses semblables. Je conviens qu'après avoir dit du mal d'un homme respecté, & tourné en ridicule ses œuvres divines, il vous est très-permis de croire que les Critiques sont, ainsi que vous, des hommes vains, ignorans & passionnés.

ZOÏLE. . . Je voudrois que ceux qui vous ont précédé, & qui vous imitent, me ressemblassent. Homere étoit mort; les peuples aveugles sur ses vers les admiroient avec cet enthousiasme qui est propre à l'ignorance. Je voyois parmi tant de beautés, une infinité de défauts qu'il ne m'étoit pas possible de prendre pour des perfections.

Je les ai blâmés : il eſt vrai que j'ai mal pris mon tems ; mais on n'avoit qu'à être moins prévenu, en accordant à ce Poëte tout l'honneur qu'il mérite, on auroit auſſi vû comme moi, tout ce qui gâte ſon Poëme. Point d'aigreur, point de perſonnalités ; l'amour du vrai, du beau ; voilà mes motifs. Si Homere eût encore vécu, c'eût été pour moi une raiſon de me taire.

DESF... Quel fruit avez-vous retiré de cette droiture dans vos jugemens ? On vous a puni plus ſévérement que moi. Je n'avois que les Auteurs & les honêtes gens contre moi, qui m'ont, il eſt vrai, largement payé mes ſarcaſmes ; mais vous on vous a chaſſé de votre Ville. Vous avez été odieux à tout votre peuple ; Homere encore

[redacted]



vivant ne vous eût pas traité ſi mal.

Zoïle... Quelles que ſoient les raiſons qui engagent un homme à critiquer, dans quelque tems qu'il s'y prenne, ce métier me paroît dangereux, & pour lui & pour les autres; ce qui m'eſt arrivé, & ce que vous me racontez en ſont des preuves.

Desf... Vous avez beau dire; malgré le danger attaché à cette profeſſion, il ſe trouvera toujours des téméraires, qui s'expoſeront à l'exercer.



# DIALOGUE XXI.

*Boileau & Madame Cor-nuel.*

MDE CORNUELLE.

VOUS quittez Quinaut ! Seriez vous devenus amis, & la rime feroit-elle d'accord avec la raifon, pour que vous l'eftimiez au point de converfer auffi familierement avec lui ?

BOILEAU... Les inimitiés ceffent, quand on eft Citoyen du Tenare. Il y a qnelques jours que vous m'euffiez vû embraffer Chapelain de la meilleure grace! Chapelain ! dont le nom feul faifoit une Satyre.

Mde. COR... Tous nos défautss 'évanouiffent ici ; vous

[redacted]



ceſſez d'être ſatyrique : j'en conclus que ce caractere eſt un vice, & je puis vous prouver qu'il eſt déteſtable.

BOIL.. Eh ! pourquoi mortifier un Auteur à ce point ? Encore ſi je vous avois quelquefois ſatyriſée.

Mde. COR. J'en rends graces à mon peu de réputation. Si j'en avois eu, ç'auroit été pour vous un titre pour me déchirer.

BOIL... Vous me connoiſſez mal. Les Dames vertueuſes ont toujours mérité mon reſpect. Vous jugez de moi ſur de mauvais rapports.

Mde. COR... Sur le rapport de vos Ouvrages. Vous étiez, dit-on, le Correcteur de la Satyre ; vous avez purgé cette ſorte d'Ecrits de ce qu'on y mêloit de trop licentieux pour les mœurs ; mais en faiſant cette

réforme, ne vous ménagiez-vous pas un plus grand nombre de lecteurs, & de bonne foi, pensiez-vous à la décence ?

BOIL... Eh ! mais il en pourroit bien être quelque chose.

Mde. COR... Vos Satyres furent des blessures mortelles, dont les blessés n'ont jamais pû guérir. Le fiel distiloit sous votre plume, & vous critiquiez, soit dit sans vous offenser, un peu à tort & à travers. Quinaut, par exemple, que vous entreteniez il n'y a qu'un instant, étoit meilleur Poëte lyrique, que vous n'étiez satyrique. Vous lui avez fait perdre une partie de ses admirateurs pour un tems, par les traits sanglans que vous lui lanciez. Est-ce là être équitable ? Nos neveux lui ont rendu justice, & votre mérite est un peu en discrédit auprès d'eux.

Boil... Je sçais tout cela, Madame; mais sur terre nous avons, nous autres Poëtes, des intérêts particuliers qui nous empêchent de dire du bien les uns des autres; & d'ailleurs je n'étois pas satyrique pour louanger.

Mde. Cor... Il eût mieux valu ne point faire de Livres.

Boil... Cela vous est bien aisé à dire. Quoi! j'aurai fait des vers sur plusieurs mauvais Auteurs, ils auront plû à mes amis, & je les laisserai vieillir dans mon Cabinet? Est-ce que l'on exige cela d'un Poëte?

Mde. Cor... Est-ce qu'on ne pouvoit pas du moins exiger de Boileau qu'il fût équitable, qu'il n'apostrophât pas des gens dont le nom paroissoit & disparoissoit dans ses différentes éditions, suivant qu'il étoit bien

ou mal avec eux ? Si ce qu'il disoit eût été dit de maniere à corriger ces Auteurs ; si ses invectives n'avoient pas attaqué la plus aimable portion du genre humain, & réduit la vertu à n'être le lot que de trois Dames qu'il craint de nommer ; si ses larcins n'eussent pas été si évidens ; si Juvenal, Horace, Perse, & tous les Satyriques anciens n'avoient pas fourni les sujets principaux de ses ouvrages, les plus belles pensées, les traits les plus délicats, Boileau, avec toutes ces suppositions, n'eût pas été plus satyrique que moi. Boileau, aimé durant sa vie par tous les honnêtes gens, n'auroit pas eu la peine en ce séjour de regagner l'amitié du Duc de Montauzier, & de tous ceux qu'il a déchirés.

BOIL.. Je ne vois pas que

vous m'épargniez trop vous-même. Que vous ai-je fait ? Ménagez ma douleur. Vous sçavez que j'ai assez long-tems gémi dans la solitude, où me laissoient tous les habitans des Champs Elisées. Aimable Cornuel, vous n'aviez pas tant d'inhumanité autrefois ; vous étiez pour le moins aussi mordante que moi. Seulement vous assaisonniez avec un art particulier à votre sexe, les traits que vous lanciez. On adoroit la main qui faisoit la blessure.

Mde CORN.. Et on se corrigeoit. Voilà le meilleur but que puisse avoir la satyre. Quand vous satyrisiez, on faisoit attention à la plaie, & non pas au remede que vous vouliez faire entrer par-là : quand je critiquois, mon avis pénétroit, & faisoit son effet ; il s'insinuoit

[redacted]



par une piqûre ſi légere, qu'on l'apperçevoit à peine. J'étois mordante, ſi vous voulez, mais je n'étois pas cauſtique.

Boil... Eh ! Madame Cornuel, avec vos converſions que vous avez faites, j'aurois voulu vous voir faire de Cottin un Poëte, ou ſimplement le réſoudre à ne plus faire de vers. Si je n'ai corrigé perſonne, c'eſt que les travers que j'attaquois ſont incorrigibles.

Mde Cor.. Vous le ſçaviez bien, pourquoi vous être épuiſé à vouloir les corriger ? La meſure de notre tems eſt aſſez courte pour ne l'employer qu'à des choſes utiles ; les rendre agréables ; c'eſt le comble de la joie pour l'homme qui penſe.

# DIALOGUE XXII.

*Xerxès & Cercidas l'Arcadien.*

CERCIDAS.

C'EST avec une grande satisfaction, Xerxès, que j'ai le bonheur de vous rencontrer ici.

XERXÈS. Eh ! d'où vous vient cette satisfaction ? Suis-je une ombre plus importante qu'une autre ? Trouvez-vous chez moi rien qui vous annonce ce grand Roi de toute l'Asie ? Encore si j'étois escorté de toute cette belle jeunesse, à la vûe de laquelle je m'attendris autrefois, parce que je prévoyois bien que la mort l'auroit moissonnée avant un siécle.

CERCID... Quoi! vous fûtes chagrin de cela? Vous aviez donc de l'humeur?

XER... Point du tout. J'avois tout au monde ce qui peut contenter, & jamais Roi de l'Asie ne fut plus fortuné que moi.

CERC... Et voilà justement ce qui causoit votre malheur. Avouez-le de bonne foi; ce n'étoit pas cette jeune armée que vous regrettiez, c'étoit votre sort qui vous affligeoit. Cette garde nombreuse, ces Edifices superbes; ces immenses trésors, cet Empire absolu, auxquels il vous faudroit renoncer; pouviez-vous envisager ce triste avenir sans verser des larmes? La jeunesse qui vous environnoit ne servoit qu'à cacher le vrai sujet de votre désespoir.

XERX... Il est vrai que je sentois bien qu'il me faudroit

quitter mon Sceptre & mes trésors ; mais la tendresse pour mes Sujets. . . . .

CERCID. . . . Point de détours. Vous seriez le premier Prince qui eût quitté la vie sans regret. Votre tendresse étoit sincere ; mais votre perte future vous attendrissoit encore plus.

XERX. . . Au reste, avois-je si grand tort, & croyez-vous qu'on n'ait pas droit de regretter la vie quand on en jouit si pleinement ?

CERCID. Je crois qu'on se connoît mal en bonheur, quand on le fait consister dans une vie exempte de traverses, car ce fut ce bonheur-là même qui vous présenta la mort sous une face affligeante. Vous n'avez pas pû parer ce coup fatal : vous êtes mort dans les plus cuisans chagrins, & moi je suis mort

par curiosité ; vous êtes encore actuellement fâché d'être ici, au lieu que je me trouve très-satisfait d'y être.

XERX... Voilà une ombre bien singuliere ! Vous êtes apparemment de quelque nation sauvage à qui la vie est insupportable à cause de ses miséres.

CERCID... Non vraiment. Je suis d'Arcadie. J'avois un bien honnête ; j'étois studieux, sans être misantrope, & il y a peu de mes concitoyens aussi sociables que je l'étois.

XERX... N'y eût-il que la perte de vos amis, vous les deviez regretter.

CERCID... Non. Beaucoup m'avoient précédé ; ceux qui me survivoient n'ont pas tardé à me rejoindre, ainsi je n'ai rien perdu, au contraire j'ai beaucoup gagné.

XERX... L'avantage me paroît bien mince.

CERCID... Pas tant que vous le croyez ; sans compter celui de voir le fier Dominateur de la mer, j'ai eu le bonheur de converser ici avec Homere, avec Platon, Hécatée, Orphée & bien d'autres que je n'avois jamais vûs sur terre. Ma mort m'a mis en relation avec tous les Sages qui m'önt précédé, & avec ceux qui me suivent. Voyez jusqu'où s'étendent mes correspondances à présent.

XERX... Je commence à croire que vous avez eu raison ; & que je me serois épargné bien de la douleur si j'avois pris votre parti.

CERCID... Sans doute. On se fait de la mort une image triste & fausse, & on la craint. On croit la vie plus heureuse

qu'elle n'eſt, & on s'y attache. On ne craint pas de s'endormir, pourquoi craindre de mourir; la mort & le ſommeil ſe reſſemblent, la différence n'eſt que pour la durée.

---

# DIALOGUE XXIII.

*Flora & Ninon de Lenclos.*

NINON.

JE ſuis aſſez inſtruite de l'Hiſtoire ancienne, pour ne rien ignorer de ce qui vous regarde. Je ſçai, par exemple, que votre goût, ou peut-être votre intérêt vous avoit décidée à n'accorder vos faveurs qu'à ces Sénateurs reſpectables, qui venoient dans votre maiſon ſe débarraſſer du poids des affaires,

& se rajeunir autant qu'ils pouvoient. Aussi votre apothéose n'a-t-elle souffert aucune difficulté.

FLORA. Mon apothéose ! dites-vous. Quoi ! ces vieux fous s'aviserent de me diviniser après ma mort ! C'est pousser la galanterie furieusement loin ! A la bonne heure durant ma vie, je m'en accommodois assez ; mais, moi morte, ils ont perdu tout leur étalage. La jeunesse est bien folle, mais un vieillard amoureux l'est bien davantage.

NIN.. Vous voici justement au point où je voulois venir. Les amans d'un certain âge sont extravagans, n'est-ce pas ? Mais leurs discours ne sont-ils pas plus affectueux ? Car les Petits-maîtres ont un langage maniéré, fait pour eux ; des manieres polies, toutes sur le mê-

me ton ; de la vivacité, si vous voulez, mais de l'étourderie plus que vous ne sçauriez imaginer ; des feux qui s'éteignent aussi-tôt qu'ils naissent, & qui vont se rallumer auprès d'un nouvel objet. Ce sont des gens qui brulent ou qui gelent, qui n'oûtrent une passion que pour rompre avec plus d'éclat, & ne vous adorent que par fanfaronade.

FLO... Voilà précisément les Petits-maîtres de Rome. Je sçavois leur manége aussi-bien qu'eux, & leur air aimable ne m'en a pas imposé. Ceux de votre tems ressemblent-ils au portrait que vous en venez de tracer ?

NIN... Rien de plus ressemblant. J'ai profité de leurs extravagances par intérêt ; mais j'ai sçu jouir sans eux des plaisirs de

l'amour, jusqu'à la derniere vieillesse, autant par singularité que par tempérament.

FLO.... Vous connoissez par conséquent l'avantage qu'on a d'être aimée par des vieillards ?

NIN.. J'étois moi-même très-âgée ; mes adorateurs étoient mes contemporains, & je craindrois de me tromper en jugeant de vos plaisirs par les miens.

FLO.. Comme je crois qu'il est un tems où cette espéce de plaisir nous devient insipide, je ne serai pas fâchée de sçavoir quel attrait l'amour a eu pour vous dans un âge avancé.

NIN.. Nous pouvons nous satisfaire mutuellement, & pour moi je vous avouerai que dans cet âge, où nos sens privés de cette délicatesse qui rend nos plaisirs exquis, je ne m'avisai pas de m'attendre à les ressentir

dans toute leur vivacité ; mais le souvenir de ceux de ma jeunesse me formoit une autre sensation, qui, jointe à la satisfaction de me voir adorée, persécutée, vaincue enfin par un amant, fit sur mon ame un effet très-singulier, & qui réveilla mes sens au point de se prêter encore avec force à l'assaut qu'on leur livroit. En un mot, j'eus plus de plaisir que lorsque je m'y abandonnois avec fureur. Comme le nature ne perd aucun de ses droits, la vaine gloire prit la place de l'amour, & les aiguillons de l'une piquent autant que les traits de l'autre.

FLO.. Le trait est singulier. Mes Sénateurs occupés, empressés à me servir, ne m'ont jamais fait part de l'espéce de plaisir qu'ils goûtoient. Pour moi je sçai bien que leurs dis-

cours paſſionnés, leurs galanteries vives, leurs petits triomphes m'amuſoient infiniment par le contraſte que faiſoit ce groteſque tableau avec leur ſévérité affectée. Un Magiſtrat en belle humeur eſt en effet un plaiſant ſpectacle.

NIN.. Et le cœur?

FLOR... Oh! il ne perdoit aucun de ſes droits. L'intérêt dirigeoit ſouvent ſon choix; mais il étoit clairvoyant, & le plus riche Sénateur n'étoit pas toujours le plus ſatisfait. On a beau dire que dans notre état eſt toujours bien venu qui paye, il y a deux ſortes de monnoies courantes, & celle frappée au coin du Prince, n'a pas toujours la préférence.

NIN.. Bon pour cela. Je vois maintenant qu'une jeune perſonne aimée par des vieillards,

ſatisfait plus ſon intérêt que ſon tempérament.

FLO.. Oui. Et les vieilles filles ſatisfont leur ambition & leur cœur.

NIN.. Croyez-vous que ces dernieres ne ſont pas les plus intelligentes en amour ?

FLO.. Trop polie pour vous rappeller les diſgraces de votre âge, qui empoiſonnerent certainement vos plaiſirs, je me contenterai de vous répondre que l'amour, parmi nous autres, a deux ſources ; l'une eſt la néceſſité, l'autre le tempérament. Suivant l'eſpéce de ſource où l'on a puiſé, on a des inclinations différentes, & ce problême de galanterie aura ſes partiſans & ſes adverſaires tant que nos deux ſources fourniront des feux différens.

# DIALOGUE XXIV.

*Philippe, Roi d'Espagne, & le Czar Pierre.*

PHILIPPE.

VOus avez pû faire mourir publiquement votre fils unique, l'appui de votre Trône, celui qui seul pouvoit conduire & perfectionner vos vastes projets !

PIERRE. Oui.

PHIL... Cette réponse est bien dure. Vos entrailles ne se sont point émues en voyant répandre votre propre sang ?

PIER... Non.

PHIL... Etiez-vous fait pour aimer quelqu'un, si votre fils mourant n'a pû vous attendrir ?

PIER... Oh! vous commencez à me faire perdre patience. Le meurtrier de Dom Carlos s'oublie assez pour me reprocher un crime qu'il n'a pas rougi de commettre.

PHIL... Vous me faites frémir. Quel coup de poignard me portez-vous? Je le fis mourir, il est vrai, ou plutôt je sacrifiai mon fils à ma jalousie. Les regrets les plus amers ont été la juste punition de mon attentat; le chagrin a rongé le reste de mes jours. Il m'a plongé dans le Tartare, où la vûe de mon fils á renouvellé ma douleur, au point que j'abhorre autant le séjour ténébreux qui me recéle, comme je le souhaitois durant ma vie. Mais vous, barbare Moscovite, quel regret marquez-vous de votre cruauté?

PIER. Cruauté! dites-vous.

Laissons les injures. Jugez en Héros de mon action. Sentez de quelle importance elle étoit. Des gens grossiers, accoutumés à la révolte, peu faits aux nouveautés, osoient trouver mauvais que je leur apprisse à penser. Mon fils aussi rebele qu'eux, autorise leur audace, & se déclare Chef des mutins. Je n'avois que deux moyens ; il falloit punir ou pardonner. Le sang me conseilloit celui-ci ; le Sceptre m'ordonnoit le premier. Méprisé de mes Sujets, si j'eusse été plus doux, ils ont craint un Maître qui sçavoit punir : l'amour envers leur Roi leur étoit inconnu ; les chaînes leur valoient mieux que la liberté, les châtimens étoient nécessaires, l'indulgence dangereuse.

PHIL. Si j'avois le courage de faire mon apologie, la

politique me fourniroit des excuses spécieuses qui vaudroient bien vos prétextes.

PIER... Puisque vous le prenez sur ce ton, sçachez que la cruauté n'est pas toujours l'action sanguinaire elle-même, mais le motif qui la détermine; après quoi, voyez qui de nous deux étoit le plus cruel.

PHIL... Vous, Bourreau! qui, non content d'avoir rougi vos mains du sang de votre fils, n'en témoignez pas même après la mort aucun repentir.

PIER... Eh! pourquoi me repentirois-je d'avoir fait sur mon cœur un effort généreux pour pacifier mes Etats? Mes regrets eussent été bien plus fondés, si mon fils vivant eût replongé mes Sujets dans leur ancienne barbarie: ma sécurité fait mon apologie, votre dou-

leur prouve la noirceur de votre crime

PHIL... Insensible absolument à tous les mouvemens du cœur, vos efforts n'ont pas été bien violens, & vous ne pouvez regretter un bien qui n'en étoit pas un pour vous.

PIER... Si un fils est un bien si précieux, pourquoi donc avoir sacrifié le vôtre ?

PHIL.. L'humanité est le jouet des passions. L'amour jaloux & l'ambition mortifiée en sont deux bien violentes. Elles m'ont perdu, & leur fureur assouvie m'a fait voir mon crime lorsqu'il n'étoit plus réparable.

PIER.. Cessez de m'insulter je vous l'ai deja fait sentir. Le motif de l'action en détermine la nature : c'est un rouage indifférent par lui-même, & qui peut être appliqué successivement au

plus simple, & au plus sublime méchanisme.

# DIALOGUE XXV.

## *Cesar & Ciceron.*

CESAR.

QUE me sert d'avoir conquis de vastes Provinces, d'avoir disputé à Pompée l'honneur de regner sur Rome, d'avoir enfin satisfait ce vaste projet, pour échouer contre une conjuration qui me prive en même tems du fruit de mes travaux & de la vie ?

CICERON... Vous connoissez donc maintenant que le métier de conquérant est un bien méchant métier, & que l'on sacrifie à une très-légere jouissance un repos & des jours que tout

autre plan de vie eût rendu
plus durables.

CES.. Quelle différence j'apperçois entre votre vie & la mienne, quand je les mets en comparaison ! Paisible habitant d'une ville florissante, vos études, qui n'étoient pour vous qu'un divertissement de plus, vous procuroient le rare, le glorieux avantage d'être utile à vos concitoyens, de conserver leurs biens, leurs vies, & d'acquérir une réputation toujours au-dessous de celle que mérite la parfaite éloquence. Que j'ai bien des fois regretté de n'avoir pas à votre exemple cultivé ce talent, & mis à profit les heureuses dispositions que j'avois reçûes de la nature pour y réussir.

CIC.. Si je me sentois un peu plus courageux, je regretterois

presque de n'avoir pas pris le parti des armes.

CES.. Vous plaisantez apparemment.

CIC... Point du tout. Comme Philosophe, je sens toute l'étendue des devoirs de l'honnête homme, & je vois que ma qualité d'Orateur m'a souvent obligé à les enfreindre.

CES... Est-il un plus beau devoir que celui de soulager les infortunés ?

CIC.. Non, assurément. Cependant l'espece de secours qu'ils attendent d'un Orateur qui entreprend leur défense, exige qu'on aille au-delà de ce devoir. Tous les malheureux ne sont pas injustement persécutés.

CES.. C'est encore un avantage de plus pour l'Orateur. Saisir habilement dans mille raisons qui décident pour la con-

damnation, la ſeule qui, à l'aide d'une interprétation, devient favorable à l'accuſé, & lui fait mériter ſa grace, c'eſt un talent ſupérieur qui mérita toujours notre admiration.

CIC.. Qu'on l'admire, j'y conſens ; mais peut-on eſtimer un homme qui employe tout ce qu'il a de ſagacité dans l'eſprit, tout ce que l'éloquence peut produire de pathétique, pour faire commetre une injuſtice aux Juges devant qui il plaide ? Dupes de ſon art, ils n'apperçoivent plus la vérité ; la raiſon perd ſes droits, & tout l'avantage demeure à celui qui, coupable au fond, a ſçu le mieux préſenter à ſes Juges tout ce qui devoit les aveugler ſur ſa faute.

CES... Que Ciceron prenne ſi vivement les armes contre l'éloquence, c'eſt une démonſ-

tration du pouvoir de cet art. Les Juges étonnés des beautés du discours n'en sont pas moins touchés de la vérité.

CIC. Vous y avez cependant été le premier trompé dans ce beau plaidoyer que je fis pour Ligarius devant vous. Sa mort étoit décidée, vous ne m'écoutiez que par complaisance, & cependant, tout coupable qu'étoit Ligarius, vous ne pûtes vous défendre de mes instances. Je dûs sa grace à l'art trompeur que j'employai pour vous plaire, à l'éloge artificieux que j'eus soin de vous faire dans le cours du plaidoyer, enfin à mes ruses que je déguisai par de belles paroles.

CES. Vous dites vrai, je n'y pûs résister. Les pieges que l'on tend à l'homme sont d'autant plus à craindre que celui qui les

dreſſe eſt plus ſubtil, & perſonne ne peut mieux prouver que Ciceron, combien l'éloquence eſt ſéduiſante.

# DIALOGUE XXVI.

## *Ariſtote & Lewenhoeck.*

ARISTOTE.

QUOI! la femelle ne contribue en rien à la création de l'eſpece, & le mâle a lui ſeul la faculté de procréer?

LEWENHOECK. Rien de plus vrai; les obſervations les plus certaines l'ont confirmé, & il ſuffit d'avoir de bons yeux pour s'en convaincre.

ARIST... Vous me ſurprenez. Ma vûe étoit cependant faite aux obſervations, & j'ai

vois conſtamment vû que la fémelle avoit, ainſi que l'autre ſexe, une liqueur ſi reſſemblante à celle de celui-ci, qu'il falloit néceſſairement qu'elle coopérât.

LEWEN... Si avec vos yeux vous euſſiez eu comme moi d'excellens microſcopes, la différence vous eût été ſenſible.

ARIST... De quel inſtrument me parlez-vous-là ?

LEWEN... Ce ſont des verres qui groſſiſſent ſi fort les objets, que leur moindre partie eſt ſenſible, & j'ai diſtingué le premier, à l'aide de ces inſtrumens, des animaux vivans dans la liqueur ſéminale, & celle du mâle eſt la ſeule qui en ait fait voir. Vous autres anciens, vous n'étiez que des aveugles auprès de nous ; auſſi, comme on ſe moque de votre phyſique ! Comme vos ſyſtêmes ſont combattus !

Vous

Vous avez bien perdu de votre crédit ſur terre, grand Ariſtote !

ARIST... Vous êtes bien enthouſiaſmé de votre découverte. Vous avez abbattu mon ſyſtême, & vous croyez avoir remporté une grande victoire ; mais je crains fort que vos verres n'ayent pas été ſi parfaits que vous le penſez, & pour peu qu'ils ayent eu de défaut, vos obſervations s'en ſentiront.

LEWEN... Oh ! la Géométrie a trouvé l'art de rendre les microſcopes ſi parfaits, qu'on eſt ſûr de leurs effets ; & puis les obſervations ſouvent répétées avec différens inſtrumens ſe trouvant conformes, comment douter de leur réalité ? Ariſtote, vous vous raccrochez où vous pouvez, auriez-vous encore quelque tendreſſe paternelle pour votre ſyſtême ?

ARIST... Je crains que dans peu je n'aye les railleurs pour moi. L'enthousiasme de votre découverte vous tient encore, & vous la regardez à travers vos microscopes. Ecoutez ce que m'apprit il y a quelques jours un jeune Physicien *, descendu depuis peu dans notre séjour. Un de ses citoyens a remanié vos observations; il en a fait de nouvelles, & toutes démontrent & appuyent mon systême. Je lui ai obligation d'avoir repris mes idées. Vous ne dites mot ; l'affront est mortifiant, mais consolez-vous, sans votre découverte il n'auroit pas entrepris ma défense.

LEWEN... Je suis pourtant bien sûr de mes animalcules.

ARIST... Et lui encore plus sûr de ses molécules organiques. Il les a trouvé dans l'un & dans

* M. de Buffon.

l'autre ſexe, dans les différentes parties d'animaux, dans les plantes, enfin dans tout ce qui a vie. Comment auſſi concevoir que l'appareil plus recherché des parties génératives de la femelle, ne ſervît qu'à recevoir un animal tout créé? En vérité l'idée étoit abſurde. Je me ſerois défié des obſervations juſqu'à nouvel ordre.

LEWEN... Encore ſi vous aviez fait mention des raiſons qui vous obligeoient à croire ce ſyſtême, peut-être me ſerois-je tenu en garde; mais nous tenons pour abſurde tout ce qui n'eſt pas appuyé de l'expérience.

ARIST... Vous avez raiſon en quelque ſorte. Je n'avois ni microſcopes ni connoiſſance anatomique; on n'a fait uſage de tout cela que long-tems après moi; mais la plus ſimple obſer-

vation m'autorifoit à conclure comme je le faifois, & vous voyez que je ne me trompois pas. Voilà ce qui arrive des découvertes; on fe hâte de les faire valoir, on enchérit fur leur mérite; on éclipfe les Anciens; on bâtit un fyftême heureux dont il eft beau d'être l'Auteur: & tout bien confidéré, les expériences faites avec attention ramenent le nouveau fyftême à l'ancienne croyance qu'elles confirment. Tel eft le fruit d'une étude trop précipitée.

LEWEN... Je ferois tenté de foupçonner plutôt les microfcopes d'être trop parfaits.

ARIST... C'eft vous maintenant qui cherchez des fubterfuges. Allez, il eft beau d'errer comme vous avez fait, & il feroit encore bien plus beau de convenir de fes erreurs quand elles font démontrées.

# DIALOGUE XXVII.

## *Louis le Debonnaire & Cardan.*

CARDAN.

QUE me voulez-vous, Seigneur? Un chétif Sçavant peut-il être de quelque utilité à un Roi; car vous l'êtes, ou je me trompe fort.

LOUIS. Vous ne vous trompez pas, mon ami; je suis un des Monarques de la France, mais ce n'est pas en cette qualité que je vous viens quérir. Relégué parmi les autres Monarques, leur canton m'est devenu à charge. On n'y parle que de combats, de trahisons, de politique, de traités rompus;

& autres balivernes. Perſonne n'y eſt ſçavant, perſonne n'y connoît les aſtres.

CARD... C'eſt que ces connoiſſances là importent peu aux Têtes couronnées. Heureuſes les Sciences quand les Princes daignent les protéger ; mais elles ne doivent pas exiger d'eux qu'ils les connoiſſent à fond, ou qu'ils s'en occupent.

LOUIS. Oh bien, chacun a ſon goût. J'ai toujours aimé les connoiſſances aſtrologiques, & ceux qui contemplent le Ciel. Vous ſerez mon compagnon, mon ami. Je ne regrette pas mes camarades, puiſque je vous ai rencontré ; la mort même ne change pas nos inclinations.

CARD... Je ſuis confus, Seigneur de tant d'honneur. Par quel hazard me préférez-vous à tant d'autres Aſtronomes qui ha-

bitent ce séjour ? Depuis moi l'Astronomie s'est bien perfectionnée. Il y a des Maraldi, des Cassini, & bien d'autres Observateurs qui m'ont contredit, & avec justice. Car, tel que vous me voyez, l'Astrologie judiciaire faisoit ma principale occupation.

LOUIS.. Est-ce que cette science a tant de noms ? Vous venez de me parler d'Astronomie, ensuite d'Astrologie. Le premier de ces mots me paroît nouveau.

CARD.. Les astres sont l'objet de l'une & de l'autre science ; mais en voici la différence. L'Astronome étudie la marche des astres pour en calculer les aspects, & prévoir leurs phénomenes. L'Astrologue calcule les aspects, pour en tirer des conjectures sur les évenemens de ce globe. L'un, par exem-

ple, prédit les Eclipſes ; & l'autre hazarde ſa prédiction ſur la vie de quelqu'un.

LOUIS... Ah ! je ſens la différence. Je ne connoiſſois que l'Aſtrologie ; j'ai cependant eu quelqu'idée des Eclipſes. C'étoient des évenemens très-fâcheux , car la vûe d'une m'a cauſé la mort.

CARD.. Bon ! que me dites-vous-là ? Les Eclipſes ſont des événemens naturels. Un aſtre lumineux ſe trouve dans l'ombre d'un aſtre obſcur, ou celui-ci paſſé ſur le diſque du premier. Voilà tout. Le phénomene ſe paſſe d'aſtre à aſtre. Nous n'en aurions aucune connoiſſance ſans l'interception conſidérable de lumiere qu'il nous cauſe.

LOUIS... Cependant les hiſtoires nous fourniſſent une infinité d'accidens occaſionnés par

de femblables révolutions dans le Ciel. J'en fuis moi-même un exemple.

CARD.. Vous y êtes. Vous fçavez tout le fin de l'Aftrologie. Cependant il eft arrivé mille éclipfes qui fe font paffées très-paifiblement, & dont aucune Tête couronnée n'a fouffert.

LOUIS... C'eft qu'elles n'étoient pas fous l'afpect malin de ces Planetes.

CARD.... Gardez-vous bien de tenir ces propos vis-à-vis des Aftronomes modernes. On vous riroit au nez. Caffini vous traiteroit comme il m'a traité il n'y a pas long-tems.

LOUIS.. Comment ! un Sçavant d'un fiecle peut-il être ignorant dans un autre ? & comment, les opinions les mieux établies dans un tems, deviennent-elles des abfurdités,

des petiteſſes dans un autre ?

CARD.. De la même maniere que vos Palais admirables ſont à préſent de chetives mazures, nos ſciences anciennes ſont des miſeres. Voilà comme va le monde, tout y change, tout s'y embellit aux yeux de ceux qui naiſſent après nous ; & ſans la ſatisfaction que nous avons d'être admirés de notre vivant, en vérité le métier de Sçavans feroit un vrai métier de dupe.

LOUIS.. Je vas par curioſité trouver Caſſini. Je lui vanterai l'Aſtrologie judiciaire, & puis après.....

CARD... Ah ! ſi vous voulez bien le piquer, racontez-lui ma prédiction ſur ma mort. J'en prédis le jour, & elle arriva. Il vous dira lui que je le fis exprès ; que je me laiſſai mourir pour vérifier ma prédiction, mais laiſſez-le dire.

LOUIS.. Oh! laissez-moi faire plutôt. J'ai un bon moyen de lui faire entendre raison. Il faudra qu'il convienne des principes de votre art. Ils sont incontestables. Il ne se débattra que sur les faits que je lui disputerai, & puis je lui dirai tout net que je ne crois pas à l'Astrologie, & que je n'ai que faire de son Astronomie.

## DIALOGUE XXVIII.

### *Les deux Aspasies.*

ASPASIE DE GRECE.

NOus portons toutes deux le même nom, nous avons fait la conquête de deux grands Monarques, chacune dans notre pays. Nous devons cette

conquête en partie aux attraits que la nature nous a prodigués, & en partie au manege industrieux que nous avons mis en usage. Il est rare que deux personnes se ressemblent si parfaitement.

ASPASIE DE PERSE. Si par manege vous entendez l'air modeste dont je me piquois, à la bonne-heure; j'ai eu du manege, mais je n'ai pas employé d'autre art pour m'attacher le cœur du grand Cyrus.

ASP.. G.. Justement, Pisistrate étoit charmé du même air que j'affectois devant lui, je me contraignois; mais que ne fait-on pas pour devenir l'épouse d'un grand Prince?

ASP. P.... Mais j'entrevois-là une différence entre nous. Vous vous contraigniez, & moi j'agissois naturellement.

ASP.. G.. En ce cas vous n'aviez pas tant de mérite que moi, & ce qui le prouve c'est que vous êtes restée maîtresse du Roi de Perse, & que je suis parvenue à partager la couche du tyran d'Athênes. Vous voyez que la même conduite a produit deux effets différens.

ASP. P... J'aime bien mieux n'avoir pas eu un succès si grand, que d'avoir trompé un cœur magnanime que des vertus seules pouvoient fixer. L'état subalterne où je suis restée m'élevoit au-dessus de celui qu'il n'a pas tenu à mon amant que j'occupasse. Le Trône n'étoit point fait pour une fille de ma condition : si j'y fusse montée, je me serois fait détester généralement des peuples. En le refusant, j'ai mérité l'amour de mon maître, l'estime de sa me-

[redacted]



re, & le respect de leurs sujets.

ASP. G... Pisistrate m'adoroit. Il étoit Souverain, aucun Athénien n'osa murmurer, & j'ai joui tranquillement d'un honneur que je devois à ma coqueterie.

ASP. P... Quoi ! vous ne vous êtes pas reproché quelquefois d'entretenir dans son erreur un amant généreux qui avoit tant fait pour vous ?

ASP. G.. J'en ai bien eu quelque scrupule, mais vous conviendrez que c'étoit le perdre que de le détromper. Le meilleur étoit de le laisser dans l'ignorance, & d'en jouir comme j'ai fait. On courtisoit le tyran pour avoir occasion de m'entretenir, & j'ai sçû profiter d'une infinité de bonnes occasions, que le danger rendoit souvent plus délicieuses.

ASP. P.. Cette conduite marquoit un cœur bien dépravé.

ASP. G.. Voulez-vous donc qu'une fille fût une héroïne ?

ASP.. P.. Un goût naturel pour la volupté vous décida, à ce qu'il me paroît pour la belle profeſſion que vous avez exercée.

ASP.. G.. Sans doute.

ASP. P.. Voici encore un point qui nous différencie. Elevée dans une honnête médiocrité, par les ſoins d'un pere vertueux, je n'appris de lui que la pratique des vertus. Mon innocence & ma droiture furent tout mon bien. Si le ſort des armes m'a faite eſclave d'un Roi, cette baſſe qualité n'a point influé ſur mon cœur, je ne fus ſa maîtreſſe, que quand, étonné de mes vertus, le grand Cyrus me fit voir qu'il étoit auſſi vertueux

que moi. Pouvois-je employer la diſſimulation pour parvenir à un bien que je n'ambitionnois point ?

ASP. G. Mais enfin vous vous êtes rendue. La différence n'eſt que dans la façon de ſe rendre.

ASP. P.. Chaſte maîtreſſe de mon Roi, les Seigneurs de ſa Cour ne peuvent jamais ſe vanter d'avoir fait ma conquête, & vous étiez en proie au premier venu. Allez, belle Grecque, malgré les ſoins infinis qu'exige la décence, elle n'eſt que l'ombre de la chaſteté. Celle-ci n'a pas beſoin d'artifice.



[redacted]



# DIALOGUE XXIX.

## *Mecene & M. Fouquet.*

MECENE.

IL faut convenir que c'eſt une bien grande joie de voir autour de ſoi une troupe de gens qui ne tiennent leur félicité que de nos bienfaits.

M. FOUQUET. Sans contredit ; & durant ma vie, je l'éprouvai bien ſenſiblement, lorſque des gens de tout état formoient une Cour nombreuſe, & trouvoient en moi leur protecteur & leur ami. Votre ſatisfaction n'égala pas la mienne.

MEC.. Eh quoi ! eſt-il rien de plus ſatisfaiſant que d'avoir l'oreille du Prince, d'obtenir de

lui des biens considérables, pour les distribuer à tous les beaux esprits qui m'environnoient; de les voir me rendre un hommage semblable à celui qu'Auguste recevoit. On m'a dressé des autels. Horace, Virgile, & bien d'autres ont rendu mon nom immortel, & il sert encore à désigner quiconque oblige comme je l'ai fait.

M. FOUQ.. Ah! si vous aviez percé comme moi au fond de leur ame, que vous auriez découvert dans leurs hommages de flateries, de bassesse & de mensonges!

MEC.. Cela m'importoit peu. Je ne m'avisai même pas de creuser si avant. On m'honoroit; je méritois des actions de graces, & la reconnoissance du plus grand fourbe flate autant le cœur que celle de l'homme le

plus sincere. Si vous avez, comme vous le dites, reconnu ces faussetés, je ne vois pas que cela vous ait dû faire un grand plaisir. Votre curiosité vous coûta cher, & je m'étonne que vous ne vous en repentiez pas.

M. FOUQ... La plupart de ces gens-là ne vantoient votre bienfaisance, que pour s'en attirer quelques marques. Ils n'eussent pas osé vous décrier; vous étiez trop puissant; mais croyez que si quelque revers vous eût plongé dans l'infortune, vos plus grands panégyristes seroient devenus vos délateurs.

MEC... Oh! je vous avoue que j'en aurois été très-piqué, & je ne doute pas que vous ne l'ayiez été vous-même beaucoup.

M. FOUQ... Moi, point du tout. Je n'ai point été fâché

d'apprendre par ma disgrace, jusqu'où va la duplicité des hommes.

MEC.. Ceci devient pour moi une énigme inconcevable.

M. FOUQ.. Ecoutez. J'étois auprès de mon Prince en un crédit aussi grand que vous sous Auguste. Je vous imitois de tout mon pouvoir. Il n'étoit si petit auteur qui ne me dédiât son ouvrage, qui ne m'égalât à vous dans ses louanges, parce que je récompensois son zele. Une jalousie qui s'éleve dans le ministere me précipite tout à coup de la source des graces dans la plus profonde infortune. On m'enferme. Tous mes adulateurs s'évanouissent : il y en eut d'assez effrontés pour oser m'accuser eux-mêmes, & m'enfoncer davantage dans la disgrace.

MEC.. Eh bien, cela vous fit plaisir !

[redacted]



M. FOUQ.. Ah! de grace, un instant. Il eût fallu être bien insensible, pour n'être pas affligé d'un pareil désastre. Mais de cette foule inconnue de vils adulateurs que le vent de mon malheur avoit dispersés, j'en distinguai quatre dont le zele & l'attachement furent inébranlables. Un d'eux s'enferma dans ma prison: le chagrin en fit périr un autre. Une fille plus aimable par son esprit que par les agrémens du corps, employa le crédit que sa réputation lui donnoit à affermir la mienne; voilà, mon cher Mecene, ce qui me combla de joie. J'oubliai tous ces courtisans de la fortune, & je me crus bien récompensé de ce que parmi tant de graces perdues, mes bienfaits avoient trouvé quelqu'un de reconnoissant. Vous voyez qu'il faut être

malheureux pour connoître tout son bonheur.

MEC. Je ne vous envie ce bonheur-là que jusqu'à un certain point. Il est vrai que c'est un avantage de pouvoir distinguer les amis d'avec les courtisans ; mais la fortune n'a pas voulu me maltraiter assez pour en faire l'épreuve, & vous concevez que je ne dois pas lui en vouloir.

M. FOUQ. Je ne sçai trop. Vous avez été la dupe de tous ceux qui vous environnoient. J'ai eu le loisir de les apprécier, & cet avantage mérite attention. Mon chagrin a diminué en proportion de la diminution de mes amis. Je fusse mort de déplaisir s'il ne m'en eût point resté : mais ceux qui me resterent m'ont dédommagé, & ma joie, pour être concentrée, en a été plus parfaite.

MEC... Pour rendre l'épreuve complette, il eût fallu que le destin vous eût remis en grace.

M. FOUQ... Hélas ! certainement les ingrats m'eussent loué de nouveau, & je sens que, moitié amour-propre, moitié inclination bienfaisante, je leur eusse tenu compte de leur retour.

---

## DIALOGUE XXX.

### *Descartes & Brioché.*

BRIOCHÉ.

VOUS avez raison, illustre Restaurateur de la Philosophie, les nouveautés sont dangereuses pour leur auteur, je le sçai par expérience.

DESCARTES. Estes-vous donc

auteur de quelque chose de fameux ? Car le danger n'est pas dans la nouveauté, c'est dans son importance. Ce qui fait que j'ai été si malheureux, si contredit, obligé de m'expatrier, c'est que mon nouveau systême détruisoit tous les anciens. Dans leurs procédés, mes adversaires vangerent plus leur orgueil que leur raison.

BRI... Je ne sçai si ceux qui m'ont poursuivi avoient quelque vengeance en tête. Ils ne sont pas orgueilleux, leur procédé m'a montré que leur raison n'étoit pas offensée, & à propos de quoi l'auroit-elle été ? Mon invention n'étoit que divertissante ; n'attaquoit ni les anciens, ni les nouveaux Philosophes. Tout ce que je sçai bien, c'est que j'ai couru risque de la vie.

DESC.

DESC... Ah! vous avez été plus malheureux que moi. De grace, instruisez-moi de ce qui vous a si fort exposé.

BRIO... Vous aviez, pour établir le méchanisme des bêtes, composé un automate qui faisoit toutes les fonctions de l'animal.

DESC... Oui. Eh bien?

BRIO... Eh bien! Je n'avois pas une pareille démonstration à faire au Public : mais cependant, en suivant de loin les principes de votre méchanisme, je lui fis voir de petites statues vivantes, qui rendoient les différentes attitudes si exactement, que chacun les admiroit.

DESC... Cela devoit être fort amusant ; mais faisoient-elles les principales fonctions?

BRIO... Non vraiment ; il falloit un génie supérieur pour

exécuter une seconde machine semblable à vos automates. Les miennes agissoient, marchoient, & voilà tout.

DESC... Il ne leur manquoit que la parole, n'est-ce pas ?

BRIO... Elle ne leur manquoit vraiment pas.

DESC... Eh ! mais vos machines surpassoient donc la mienne, qui n'imitoit la voix d'aucun animal ! Vous riez de ce que je vous dis ?

BRIO... Mais, c'est que je suis charmé que le grand Descartes donne dans l'admiration dont toute l'Europe a accueilli mon nouveau spectacle.

DESC... Je suis d'accord avec tous les autres hommes pour estimer le beau.

BRIO... Je vois bien que ma description vous en impose. Mes machines n'étoient que de pe-

[redacted]



tites ſtatues dont les membres étoient ſouples : elles étoient habillées diverſement, & par le moyen de fils imperceptibles auxquels elles étoient attachées, pluſieurs hommes cachés les faiſoient mouvoir au beſoin. Ces mêmes hommes en contrefaiſant leurs voix, parloient pour ces machines ; & comme de tout cet appareil il n'y avoit que les ſtatues de viſibles, on pouvoit croire, juſqu'à ce qu'on ſçût le ſecret, qu'elles ſe mouvoient & parloient ſans ſecours étranger.

DESC... La jolie imagination! Je ne rougis pas d'en avoir été dupe ; mais enfin, comment ce plaiſant ſpectacle a-t-il pû mettre votre vie en riſque ? Les propos de vos ſtatues étoient-ils trop libres ou trop mordans ?

BRIO... Ils étoient l'un &

l'autre au besoin ; mais ces excès ne m'ont guères valu que des menaces ou des coups. Après avoir promené dans toute l'Europe mes prétendues statues de Promethée, je les menai en Suisse. On me prit pour un Sorcier, & comme tel, le grave Sénat Helvetique me condamna au feu avec mes statues. J'aurois subi la peine sans l'Ambassadeur François qui étoit alors à Berne.

DESC... Ceci passe le jeu, & me fait souvenir de l'aventure de mon automate. Le Capitaine du Vaisseau qui le transportoit en Angleterre, ouvrit la boëte, & voyant une bête qui remuoit, la fit jetter en mer comme si ç'eût éte le diable. Je suis heureux de n'avoir pas accompagné ma machine, je l'eusse peut-être suivie dans l'eau.

BRIO... Vous voyez bien

[redacted]



que l'orgueil & la raison ne sont pas les seules causes qui rendent les nouveautés dangereuses.

DESC... .Oui. L'ignorance & la superstition sont deux écueils aussi dangereux. Nous en sommes hors, graces à Minos; nous pouvons en raisonner plus pertinemment & plus à notre aise.

## DIALOGUE XXXI.

### *Aristippe & Laïs.*

ARISTIPPE.

SEREZ-VOUS toujours inhumaine, belle Laïs?

LAÏS. Ah! de grace, laissez-là vos fadeurs. Allez-vous entamer encore le jargon de la galanterie? Je n'ai plus de mesures à garder ici, je vous le dis fran-

chement ; je vais retrouver Diogene.

ARIST... Se peut-il que votre délicateſſe ne ſoit pas bleſſée à l'aſpect de ce Cynique audacieux ?

LAÏS. Pourquoi le ſerois-je ? Quand vous raſſembliez à Athênes un cercle d'adorateurs, dont je ſçavois m'amuſer, je le trouvois toujours à propos pour me délaſſer de vos ridicules converſations. Je me flate qu'il ſera encore à mon ſervice dans ce ſéjour.

ARIST... Que de groſſiereté pour une coquette ! Comparer un miſérable dont les défauts étoient connus par toute la Grece, & qu'une affectation outrée à les afficher a rendu ſingulier ; le comparer à la fleur des jeunes gens d'Athênes, à cette troupe choiſie qui rendoit vos

plaisirs d'autant plus vifs, qu'ils étoient assaisonnés par des propos élégans & des tours recherchés.

LAÏS. Oh ! l'insupportable jargon ; & vos propos élégans, & vos tours recherchés ne valent pas la présence d'un bon Cynique. Nous aimons à être touchées ; & non pas étourdies.

ARIST... La mort vous a bien changée. Vous vous donnâtes bien de garde de me parler ainsi quand je m'étudiois à vous entretenir le plus spirituellement que je pouvois.

LAÏS. Tenez, votre esprit vous gâtoit ; l'imagination étoit contente, & c'étoit tout. Je m'en moquois, mais je ne vous le disois pas ; j'y aurois perdu de trop jolies choses, & surtout ces hyperboles plaisantes avec lesquelles vous me peigniez un

amour que je n'appercevois pas que vous eussiez, & tâchiez de m'en inspirer un que je n'étois pas d'humeur à concevoir. Vous vous croyiez pourtant bien amoureux de moi, & moi bien éprise de vous ; il n'en étoit rien.

ARIST... Vous ne me persuaderez pas que je fusse sans amour.

LAÏS. Rien de plus vrai cependant. J'étois une belle conquête. Il eût été honteux à un galant d'Athênes de ne pas porter mes chaînes. Votre amour-propre eût été blessé, vous y avez pourvû. Un simple mouvement d'amour-propre vous a jetté dans ma Cour, & puis, suivant sa coutume, il est allé jusqu'à se croire payé de retour. Allez, mon cher Aristippe, si vous m'eussiez aimée, vous auriez fait comme Diogene.

ARIST... Treves de comparaison, je vous prie; celle-ci est choquante. Que seroit donc l'amour, si l'on en retranchoit tout ce qui n'est pas sensuel? Ce seroit, comme l'a bien dit votre amant chéri, une courte épilepsie.

LAIS. J'avoue que vous raisonnez fort juste, vous dont les désirs sont bientôt éteints, & qui avez besoin de ce petit agrément pour remplir les vuides de votre amour; mais nous autres, il n'est pas d'intervalles dans nos désirs, ainsi nous n'avons que faire de vos recettes. Nous prêtons l'oreille à vos fadeurs, mais nous méprisons leur auteur, & plus il en dit, plus il s'avilit dans notre esprit. Croyez-moi, les plus insignes Héros sont ceux qui sont le plus souvent en action, & Diogene étoit un vaillant Héros. I v

# DIALOGUE XXXII.

*Petrone & Don Carlos.*

DON CARLOS.

QUE j'ai de plaisir de revoir sur votre ombre les traces de ces généreuses piqûres, qui vous ont fait passer si voluptueusement de la vie au séjour où nous sommes ! Sans vous je n'eusse pas imaginé un semblable appareil.

PETRONE. J'en suis charmé par rapport à vous. Vous sentîtes donc bien du plaisir en quittant la terre ?

D. CAR.. Le petit nombre de ceux que j'ai pû goûter dans ma malheureuse vie, n'ont pas approché de ce dernier. La tie-

deur du bain retenoit mes sens dans une douce langueur. L'adorable portrait de la Reine que j'avois sous les yeux, la rendoit encore plus voluptueuse. Je m'égarois dans les vives impressions que faisoient sur moi ses dernieres paroles, & je pensois encore à la Reine long-tems après avoir fermé les yeux à la lumiere. Mais à quoi bon vous décrire cette espece de plaisir, à vous qui le choisites par reflexion? Votre volupté devoit être bien plus grande que celle d'un malheureux amant qui ne l'a choisit que par nécessité.

PET.. Qu'importe? Le même plaisir peut affecter différemment deux personnes, & j'ai été bien aise d'apprendre le détail de votre mort, parce que j'imaginois que vous auriez pû y être trompé comme moi.

D. CAR... Comment, trompé ? Je le fus sans doute, & de la même maniere que vous ; car je vous avoue que je ne m'attendois pas à passer mes derniers momens avec tant de volupté. Ce genre de mort me paroissoit le moins cruel ; mais je n'imaginois pas qu'il y eût de supplice charmant.

PET.. Eh ! ne voilà-t-il pas justement que vous vous êtes trompé différemment que moi. Apprenez, mon cher imitateur, un secret que je n'ai dit à personne. Nourri dans le sein de la volupté, obligé par ma charge de raffiner sur ce qu'elle a de plus delicat, tous mes jours s'étoient écoulés au milieu des épreuves que j'en faisois. Il n'est sorte de plaisirs que je n'aye ou inventé, ou perfectionné. Quand mes soins commencerent à dé-

[redacted]



plaire au Prince qui m'avoit commis cet emploi, je sentis que la continuité des plaisirs avoit émoussé dans mon ame leur sensation, & que j'étois comme ennyvré de la volupté. Je me mis à philosopher, & à décrire sous la forme de satyre, les infames divertissemens qui succédoient à ceux dont j'étois l'auteur. Je prévis qu'après ce Libelle il me faudroit mourir. Je crus que le bain chasseroit tout l'appareil de la mort. Je m'y plongeai dans le dessein de quitter la vie comme j'en avois joui; mais que nous nous faisons souvent illusion! J'y fus à peine que tout sentiment de plaisir, jusqu'à l'idée même s'évanouit. Le chagrin me vint ronger mes esclaves en furent les victimes; j'en châtiai plusieurs, je les injuriai tous; j'étois enfin

[redacted]



dans un état desespéré, & la mort, que je ne devois pas sentir, fut toujours présente à mes yeux. Je regrettois la vie, & j'étois déja mort.

D. CAR. Que m'apprenez-vous-là ? Je ne l'eusse jamais cru. A quoi donc vous servit tout le fond de plaisir que vous aviez acquis pendant que vous étiez Intendant des jeux ? Un voluptueux meurt en desespéré ! & un Prince infortuné dont la vie ne fut qu'un tissu de peines, meurt en voluptueux !

PETR... Vous rendez vous-même raison de ce contraste, sans y songer. C'est que vous goûtiez pour la premiere fois quelque plaisir, & votre ame s'y livroit toute entiere.

D. CARL.. Sur ce pied, les hommes devroient attendre à la fin de leur vie à prendre du plai-

[redacted]



sir, ils trouveroient la mort, ou plus douce, ou moins amere.

PET.. Point du tout. Il faut prendre des plaisirs dans la vie, autrement elle seroit un tourment continuel, mais en user modérément. Soyez sûr que le chagrin de mourir augmente à proportion de la vivacité des plaisirs dont on a joui dans la vie, & la compensation est raisonnable.

# DIALOGUE XXXIII.

## *Charles-Quint & Mademoiselle le Couvreur.*

MLLE LE COUVREUR.

JE suis encore toute éplorée du mauvais traitement que j'ai essuyé après ma mort.

CH. Q.. Vous jouez parfaitement la Comédie. Je croirois bien que vous vous amuſez à repréſenter Electre, ou la malheureuſe épouſe d'Œdipe, tant vous donnez de graces à vos ſoupirs, tant vos accens ſont touchans. Excuſez, belle Actrice, ſi je vous interromps; mais j'ai naturellement du goût pour les déclamations. La mélodie de vos plaintes m'a arrêté; & j'ai deviné tout de ſuite qu'il falloit que vous euſſiez été Comédienne.

LE COUV.. Les ingrats, mépriſer les reſtes d'une perſonne qu'ils adoroient quand elle vivoit!

CH. Q.. Quand vous aurez fini votre rolle, ſans doute que vous daignerez me répondre.

LE COUV.. Que parlez-vous de rolle? Je déplore très-ſérieu-

[redacted]



sément les malheurs qui m'ont accompagnée dans ce ténébreux séjour. Je suis bien éloignée de penser à mon ancien métier. Il est la cause de mon desastre.

CH. Q.. Si vous croyez trouver en ma compagnie quelque soulagement, daignez m'en instruire.

LE. COU. J'étois sur le théâtre François la meilleure & la plus accomplie de toutes les Actrices. J'ai toujours été accueillie par des applaudissemens sans nombre. Je suis morte; & un de mes amis qui m'a survêcu quelque tems, m'a raconté comment on m'avoit enterrée sans obseques, sans cérémonies, sur les bords de la Seine.

CH. Q... Et voilà tout le sujet de votre chagrin?

LE COUV.. Sans doute. Ce peuple d'admirateurs pouvoit-il

moins faire que d'inhumer pompeusement une personne qui méritoit des autels ?

CH. Q.. Et vous prétendez que vous seriez plus heureuse ici bas, si on vous avoit traitée un peu plus magnifiquement là-haut ?

LE COUV.. Assurément, rien ne mortifie tant que les mépris.

CH. Q... Oui, quand nous vivons. Mais, croyez-moi, ces honneurs funebres satisfont plus la vanité de ceux qui les ordonnent, qu'ils ne procurent de bonheur aux morts pour qui ils semblent faits.

LE COUV.. Je veux avec vous, Prince, que les François, en me faisant de belles funérailles, n'eussent fait que satisfaire leur vanité, la mienne y auroit aussi trouvé son compte. J'aurois par-là une preuve de

leur eſtime & de leur bon goût.

CH. Q.. Ils n'ont jamais ceſſé de vous admirer quand vous avez joué. Voilà leur bon goût à couvert. Vous ne pouvez plus les émouvoir, ils vous regrettent; c'eſt tout ce qu'ils peuvent faire à préſent. Qu'ajouteroient à des regrets ſi flatteurs pour vous des obſeques plus ſolemnels? Le plus beau monument pour les talens eſt la gloire même qui en réſulte. La pompe funebre d'un bel eſprit ne prolonge pas de vingt-quatre heures le ſouvenir de ſes productions, & n'ajoûte rien à l'idée qu'on s'en eſt faite. Je connois mieux qu'un autre l'illuſion & la vanité de ces cérémonies, moi qui m'en ſuis procuré le ſpectacle avant ma mort.

LE COUV.... Quoi! vous avez vû vos obſeques?

CH. Q.. Oui. J'ai vû pleurer mes domestiques, grimacer mes Officiers; j'ai entendu un Orateur réciter mon panégyrique; j'ai suivi la foule des Seigneurs qui accompagnoient mon cercueil. J'ai pû distinguer la véritable tristesse de quelques-uns de mes gens, la douleur simulée du plus grand nombre. J'ai enfin ordonné moi-même les plus fastueuses funérailles, & cela sans être mort. Je m'étois imaginé tirer bien de la gloire de tout cela. Eh bien! en vérité, quand la farce a été finie, il ne m'en est resté que la honte de l'avoir jouée. J'inferai de-là, qu'après la mort on est affranchi du soin d'être mis en terre d'une maniere ou d'autre.

LE COUV... Espériez-vous qu'on vous regrettât?

CH. Q... Oui, je l'espérois,

mais j'ai bien été dissuadé.

LE COUV.. Mais moi je crois avoir mérité les regrets des François.

CH. Q.. Et les regrets, pour être sinceres, ont-ils besoin de pompe ?

LE COUV.. Non, si je les ai emportés avec moi je suis trop satisfaite.

CH. Q.. Vous les avez mérités. Tenez-vous pour certaine que vous êtes en vénération parmi les vivans. La haine, la jalousie, la mauvaise foi se taisent si-tôt que nous n'existons plus. La voix de l'éloge s'éleve, & c'est la seule qui demeure.

# DIALOGUE XXXIV.

## *Rufus & Frontinus.*

RUFUS.

A QUOI sert une modeſtie qui n'eſt qu'extérieure ? Devroit-on jamais uſer de feintes pareilles dans la ſociété ?

FRONTINUS. Elle ſert à nous donner un dehors vertueux, qui mérite beaucoup auprès des hommes ; l'orgueil ſurtout eſt un vice déteſtable chez eux, & la vertu contraire s'en trouve plus chérie.

RUF... Ce détour ne me plaît point, & s'il doit être employé par quelqu'un, ce n'eſt ſûrement pas par ceux qui, comme moi, cherchent la gloire des armes.

La route la plus sûre est la meilleure, il la faut suivre, & je ne crois pas qu'on puisse jamais me blâmer d'avoir désiré que la postérité sçût que j'avois vaincu Vindex pour la Patrie.

FRONT... Vous comptiez donc bien peu sur le mérite propre de vôtre bravoure, pour vouloir ainsi qu'un monument conservât le souvenir de vos actions ? Le véritable Héros est toujours précieux à sa Patrie. Son nom passe de Citoyens en Citoyens, & les siécles postérieurs sont tous pleins de sa mémoire. Votre monument n'est plus. Il n'existe aucun descendant de vos contemporains ; & sans l'Auteur qui a jugé à propos de nous mettre en parallele, vous seriez, ainsi que moi, dans l'oubli de tout l'univers. Je sçavois, moi, qu'on pouvoit m'é-

lever un mausolé, & sans me faire trop valoir, on en a dressé à gens qui le méritoient moins; mais aussi, j'en connoissois tout le faux, & combien peu cela servoit à établir une réputation durable. Je fis un testament exprès, pour défendre qu'on me fit un pareil honneur.

RUF. . . . J'entrevois dans cette défense un orgueil qui me choque. Ou vous croyiez vos actions supérieures aux éloges ordinaires, ou bien vous méprisiez vos Concitoyens, en dédaignant de leur faire part de votre gloire. Frontinus, votre modestie n'est qu'un joli masque, qui, si je ne me trompe, couvroit un défaut hideux. . . . . .

FRONT. . . Je jugeois équitablement de mon courage, persuadé que s'il en valoit la peine, il se conserveroit bien dans

[redacted]



la mémoire de mes citoyens, sans le secours des monumens, & que s'il étoit commun, cent épitaphes n'empêcheroient pas de l'oublier.

RUF.. Vous vous démasquez. Il est impossible qu'un grand guerrier se juge équitablement. L'honneur & la gloire sont les aiguillons de son courage : il leur sacrifie tout pourvû qu'il en retire la récompense, & comme souvent ses efforts sont vains, il met tout en usage pour du moins en conserver une petite portion. Vous étiez peut-être dans ce cas ; vous avez prévenu l'intention de vos citoyens, mais d'une maniere à faire qu'on se souvînt de vous. Le grand homme, qui est assez humble pour refuser une épitaphe ! Avouez-le sincerement, voilà l'éloge que vous attendiez. Si quelqu'un

vous eût assuré que dès le lendemain de votre mort on auroit oublié votre nom, & la défense que vous aviez faite...?

FRONT... J'eusse déchiré le testament.

RUF... Et vous eussiez sagement fait. La gloire est le centre d'un labyrinthe : mille chemins tortueux y conduisent, on se peut égarer dans la route ; mais enfin on parvient au point desiré, & heureux ceux que des sentiers exposés à la vûe de l'univers y conduisent. Leur gloire est complette, les petits sentiers cachés & inconnus ne font jamais la fortune de la réputation.

FRONT.. Ma foi, vous avez raison. Ce labyrinthe-là contient des voyageurs de toutes les especes. Le Guerrier, le Poëte, le Magistrat, le simple Bour-

[redacted]



geois, chacun tend à la gloire: mais la route de celui-ci est bien plus cachée que celle du premier, & le Poëte ne s'avise pas de marcher sur les traces du Magistrat. Le misantrope lui-même ne l'est que par une certaine gloire qu'il attache à son humeur capricieuse, & sans la gloire on verroit un découragement universel. Plus de bravoure dans le soldat. L'hypocrêne cesséroit de couler pour le Poëte. La probité seroit étouffée dans le Marchand. Peut-être le Magistrat seul y gagneroit-il: il seroit plus généralement équitable.



# DIALOGUE XXXV.

## *Burrhus & Jacques Amiot.*

BURRHUS.

Que je vous félicite d'avoir conſervé juſqu'à la mort les faveurs du Prince dont vous avez été le Précepteur. Quand on a le courage de ſe charger d'une affaire auſſi délicate que l'eſt l'éducation d'un Souverain, on a bien mérité une bonne récompenſe : mais on ne peut pas ſe flater d'avoir le même droit à l'eſtime de ſon éleve.

AMIOT. Cette morale-là ne vient-elle pas d'un peu de reſſentiment contre les mauvais procédés de Neron, & en déclamant contre ſon ingratitude

n'oubliez-vous pas qu'il y a un peu de votre faute dans votre disgrace ? Car ce n'est pas le tout d'avoir l'estime : le hasard nous la donne ou notre politique ; mais le grand art est de nous y maintenir. Avez-vous fait tout ce qu'il falloit pour cela ?

BUR.. Oui, autant que je le puis croire. J'ai flaté toutes les inclinations de Neron ; je ne l'ai gêné en rien : j'ais pris un plan de conduite tout contraire à celui de Seneqne qui étoit mon collegue, & avec tout cela nous avons eu un pareil sort : il a été condamné à la mort ainsi que moi.

AM.. En ce cas, c'est la faute de votre Empereur. Si cependant il ne vous a pas récompensé, vous êtes moins à plaindre.

BUR.. Mon ambition & celle

de Seneque ont été ſatisfaites au-delà de l'imagination. *Les* honneurs, les richeſſes nous ont été prodigués. Vous ne devez pas l'ignorer : nos noms ſont aſſez fameux dans l'hiſtoire.

AM.. Cela eſt vrai, mais une hiſtoire n'eſt pas toujours le tableau bien fidele des faits qu'elle raconte. Le Peintre fait jouer ſon imagination, drape ſes perſonnages, les force de coloris, ou adoucit les teintes ſans s'en appercevoir. On peut vous avoir donné dans l'hiſtoire plus d'honneurs que vous n'en avez eus, & avoir nommé récompenſes ce qui n'étoit que le fruit du caprice du Prince, ou de votre ambition. Vous auriez tort, par exemple, ſi vous croyiez que je fus honoré par récompenſe. J'eus ma place inopinément, & le Roi faiſoit une ſan-





faronnade en me la donnant. Sans Charles-Quint, le Précepteur de Charles IX n'auroit jamais forti de la pouffiere de fon Ecole.

Bur.. Quel que foit le motif, vous n'en avez pas moins été récompenfé. Va-t-on approfondir fi fcrupuleufement les intentions des Bienfaifans, & ces recherches-là ne tiennent-elles pas de l'ingratitude ?

Am... Quand je vivois, je ne les fis pas ces recherches ; mais maintenant elles ne font pas déplacées. Voyons du moins un peu clair fur nos anciennes dignités, puifqu'elles ne nous éblouiffent plus.

Bur... Vous prétendez donc que les récompenfes dont vous & moi avons été comblés n'en font plus, parce que les unes avoient été briguées, & que les autres

avoient pour cause une fanfaronnade, & vous en tirez une autre conséquence, que je suis moins à plaindre d'avoir perdu cette récompense en perdant la vie.

AM... L'ambition & l'avarice ne sont-elles pas des vices ? Les fruits de ces plaisirs ne sont-ils pas criminels ? Quel doit être le sort d'un criminel, n'est-ce pas de porter la peine de son crime ?

BUR... Rien de plus juste. Mais en nous privant de nos titres, en nous dépouillant de nos richesses, nos vices étoient punis par l'anéantissement de ce qu'ils avoient produits. Notre vie étoit un effet à part auquel il ne falloit pas toucher. D'ailleurs la cruauté de Neron ne cherchoit que sa satisfaction, & sa conscience allarmée se débar-

rassoit de témoins, dont la seule présence lui reprochoit ses mœurs dereglées ; ainsi la haine de cet Empereur n'en vouloit pas à nos défauts.

AM... Une fantaisie vous honore, un caprice vous condamne au supplice ; c'est toujours la même chose. Vous ne deviez rien attendre de mieux de la part d'un Prince sanguinaire & quinteux.

BUR... Ainsi donc votre Eleve, par un caprice semblable, pouvoit vous renvoyer à votre Collége.

AM... Les Princes que nous avons élevés ne se ressembloient pas à beaucoup près. Un monstre pouvoit avoir de bons momens, & dans ces momens vous bien traiter ; mais il n'en étoit pas moins cruel. Charles IX toujours bon, ne pouvoit avoir de méchans caprices.

BUR... Du moins n'ai-je pas de reproches à me faire.

AM... C'est encore sur quoi vous vous abusez. Vos importunités, vos flateries, votre orgueil, vos reproches indiscrets, votre feinte régularité, ont plus contribué que vous ne pensez à aigrir l'humeur inquiete & méfiante de Neron. Vous avez attiré vous-même sur vos têtes l'Arrêt de votre mort.

BUR... Que falloit-il donc faire pour nous maintenir dans l'état honorable où il nous avoit mis ?

AM... Il falloit d'abord attendre les honneurs de sa gratitude, & non pas de vos brigues; & quand une fois vous auriez obtenu quelque récompense, vous appliquer uniquement à en jouir, & le faire sans ostentation. C'est une insulte faite aux

[redacted]



Grands, que de faire parade devant eux de ses dignités.

---

# DIALOGUE XXXVI.

## *Saint-Evremont & Rousseau.*

SAINT-EVREMONT.

EH bien, pauvre Rousseau, à quelles pensées t'abandonnes-tu dans ce séjour ?

ROUSSEAU. Je songe à la perte que j'ai faite.

ST. EV.. Consoles-toi maintenant. Quelle que soit ta perte, elle est sans retour. La vie est le plus grand bien, on est fâché de la perdre ; mais on cesse de la regretter si tôt qu'on l'a perdue.

ROUS.. Être trente ans vagabond, hors de sa patrie, trente

ans le jouet des Grands, l'objet de la noire calomnie, privé de tout moyen de se justifier ; ah la cruelle situation !

St. Ev.. La situation est fâcheuse ; tu t'en es affligé, tu n'as peut-être pas trop bien fait : mais enfin ton chagrin est maintenant bien plus hors de saison.

Rous.. J'en conviens. Tout mes maux sont finis, mon sort est décidé, rien ne changera ma maniere d'être. Je ne conviens pas de même du tort que vous dites que j'ai eu de m'en affliger durant ma vie.

St. Ev.. Oh ! je vais te le faire voir. Tu étois sensible à l'espece de deshonneur qui te suivoit en sortant de France. Le mépris des honnêtes gens qui te jugeoient sans te connoître, t'accabloit. Tu succombois sous l'idée injurieuse dont tes enne-

mis noirciſſoient ta réputation. Dis-moi un peu, tous ces chagrins, toutes ces inquietudes ont-elles changé la moindre choſe dans ta diſgrace ? En as-tu été moins deshonoré, plus eſtimé, moins flétri ?

ROUS... Non, mes maux ont toujours été les mêmes.

ST. EV.. Ils ont été plus cuiſans : car tu avois par-deſſus tout cela ton chagrin, qui, comme tu vois, venoit s'y joindre fort mal à propos.

ROUS.. L'inſenſibilité n'eſt pas une vertu. Elle fait la gloire des ames féroces, & la honte de l'humanité.

ST. EV.. Je vois bien que tu voudrois me faire entendre que la douleur eſt quelquefois le remede à nos maux ; mais ne t'y méprends pas. Cette douleur ne nous ſoulage que quand nos

maux font paſſagers. Un pere tendre pleure la perte de fon fils, & plus il s'abandonne aux gémiſſemens, plutôt fon chagrin fe diſſipe, parce que cette perte eſt paſſagere : mais un malheur qui fe renouvelle à chaque inſtant, loin d'être adouci, devient encore plus grand, fi le chagrin & la douleur s'en mêlent. Encore un coup, l'ame doit fe mettre au-deſſus de ces revers, ſurtout quand c'eſt injuſtement qu'elle les fouffre.

ROUS.. Ah! que je voudrois bien du moins fçavoir ce qu'actuellement on penſe là-haut à mon fujet.

ST. EV.. Je puis te fatisfaire. Ta mémoire eſt rétablie, on fçait ton innocence. Un de tes ennemis lui-même t'a juſtifié *. Au reſte, cette juſtification ne t'importe guere ; tu me le di-

* M. Boindin.





fois il n'y a qu'un instant.

ROUS.. Pourquoi donc ? j'en suis plus gai de moitié.

ST. EV.. Toujours sensible, toujours dupe de toi-même, je t'aurois donc encore affligé si je vois caché cette nouvelle ?

ROUS.. Assurément.

ST. EV.. Enfin la Philosophie ne peut que se conseiller, tu n'aurois pas, à ce que je vois, refusé ton rappel en France, si on te l'avoit offert.

ROUS... Non, certes. Je me suis au contraire donné bien des mouvemens pour l'obtenir.

ST. EV..... Eh ! qu'aurois-tu fait en revenant après un si long-tems dans ta patrie, où tu n'aurois été connu que de tes ennemis, & de ceux qu'ils auroient imbus de leurs calomnies ?

ROUS... J'aurois confondu

les calomniateurs, & me serois lavé.

St. Ev.. Si tu l'avois pû. Vois un peu ce que tu serois devenu, si ton projet eût manqué.

Rous.. Je l'avoue ; ce dernier coup eût tellement aggravé mon chagrin, qu'il m'auroit mis au tombeau.

St. Ev... Voilà justement le sort de ces ames qui sont le jouet de leur sensibilité. C'est un petit vaisseau dans la tourmente, que les vagues précipitent du haut des Cieux dans les abîmes, qui revient sur l'eau pour refaire la même chûte, & se briser enfin contre un écueil. L'homme tranquille au contraire, sans dureté dans l'ame, se met au-dessus de toutes les tempêtes, & jouit paisiblement du bien-être qu'il rencontre par-tout où il est, sans se mettre en peine des bruits

[redacted]


tumultueux qui se répandent contre lui. Irréprochable pour lui-même, les calomnies ne sont que de petits flots qui viennent se briser contre lui, sans lui faire perdre un instant son équilibre.

---

# DIALOGUE XXXVII.

*Philœtas de Cô & Denis d'Heraclée.*

PHILŒTAS.

JE ne puis revenir de mon étonnement! Quoi vous étiez si énorme qu'une tour cachoit à peine votre corps?

DENIS.. Oui. J'étois le plus gros homme de mon siécle, & je puis me vanter d'avoir réuni durant ma vie les plus grands prodiges. J'étois monstrueux

pour la taille, j'étois le plus vorace de mes concitoyens, & avec tout cela le plus insensible, & par conséquent le plus Philosophe des habitans d'Héraclée.

PHIL.... Le changement est grand, moi qui fus si léger qu'un vent m'entraînoit, & qui portois exprès des semelles de fer. Je vis ici bas comme sur la terre, & je me vois balloté sans émotion, parmi les ombres, ni plus ni moins que parmi les vivans. Mais vous qui aviez peine à respirer, à qui les trajets les plus courts devoient coûter des peines infinies, n'êtes-vous pas étonné de faire ici en un instant toute la longueur du Tartare. Eh! que vous est-il resté de cette épaisse & lourde machine? Je ne reconnois point Denis d'avec Philœtas.

DEN... J'avoue que pour le présent il ne me reste rien ici de mon embonpoint, mais j'étois un prodige, & on me regardoit sur terre avec surprise, comme quelque chose de terrible ; au lieu que sûrement on ne s'amusoit point à voir voltiger un petit papillon comme vous.

PHIL... La curiosité pouvoit être égale. Il n'y avoit que cette différence, c'est qu'on rioit en me voyant, au lieu que vous faisiez peur à ceux qui venoient voir le monstre : & comment, s'il vous plaît, êtes-vous parvenu à cet embonpoint qui vous rendoit si énorme ?

DEN... Je vous l'ai déja dit ; j'étois dans Héraclée l'homme qui mangeât le plus. Vous ne vous repaissiez apparemment que de vent ; mais, moi, j'avois une façon solide de penser.

J'ai gagné un embonpoint merveilleux. Il eſt vrai qu'il s'eſt accrû au-delà de mon deſir ; mais cet excès lui-même m'a donné occaſion de ſignaler une vertu qu'on ne m'eût jamais ſoupçonné d'avoir. Nous devenons quelquefois vertueux ſans y ſonger.

PHIL... Comment cela, s'il vous plaît ; vous n'étiez ſûrement pas Philoſophe, ou ſi vous avez embraſſé quelque parti, c'étoit celui d'Epicure.

DEN... Point du tout. Mon corps étoit Epicurien, ſi vous voulez, mais l'ame étoit Stoïcienne. Comme je reſpirois difficilement, on m'ordonna de percer ma peau & la graiſſe avec des aiguilles ; on les enfonçoit aſſez avant ſans que je m'en apperçuſſe, & je ne les ſentois que lorſqu'on étoit ar-

[redacted]



rivé à la chair la plus interne.

PHIL.. Fort bien. Votre ame étoit Stoïcienne jusqu'à un certain point; mais quand on touchoit à la partie Epicurienne de votre corps, votre fermeté s'évanouissoit. Eh ! pouvez-vous vanter une fermeté, qui n'étoit que de l'insensibilité? Cette lourde masse, privée de sentiment étoit Stoïcienne, c'est-à-dire que vous ne l'étiez que dans ce qui n'étoit pas vous.

DEN.. Il vous sied bien de censurer ici une fermeté que tous mes citoyens ont admirée, vous qui étiez si délicat.

PHIL... Convenons que j'étois excessivement délicat; mais c'étoit la faute de la nature, au lieu que vous êtes devenu monstrueux par votre propre gourmandise. Peut-être sans cette gloutonnerie, eussiez-vous été

comme Philoctetas. Il est des défauts naturels sur lesquels on a tort de railler. Il n'y a que ceux que nous nous faisons nous-mêmes qu'on puisse badiner, & les railleurs ont beau jeu.

---

# DIALOGUE XXXVIII.

*Apicius & Nicomede, Roi de Bithinie.*

NICOMEDE.

VOus voyez que je tiens ma parole. Quand je mangeai le délicieux régal que vous me fites servir dans votre maison, je vous promis de ne l'oublier jamais. J'en suis encore tout charmé, & il me semble à l'heure que je vous parle, que le goût des Aphyes me revient avec toute leur saveur.

[redacted]



APICIUS. Elles étoient donc bien exquiſes ? Je les mépriſai aſſez, moi, pour n'en goûter que par contenance.

NIC... Oh! je vous jure que jamais on ne m'a préſenté de morceau ſi délicat, & mes cuiſiniers n'ont pas même pû en imiter le goût, quoiqu'ils fiſſent tous leurs efforts pour exécuter l'ordre que je leur avois donné de me tromper s'il ſe pouvoit, & de me donner quelque choſe qui raſſemblât aux Aphyes d'Apicius. Le ſavoureux manger !

API... C'eſt bien de l'honneur que vous faites à mon ragoût de raves.

NIC... A quoi ſert de plaiſanter ? Voudriez-vous éluder les louanges qui vous ſont dûes ?

API... S'il faut le jurer auſſi, je jure par le Styx que vous n'avez mangé que des raves,

accommodées avec du ſel & des aromates, & coupées de maniere qu'elles reſſembloient au poiſſon que vous déſiriez tant.

NIC... Et vous oſâtes vous jouer de la Majeſté d'un Roi? Si je l'avois ſçu, tout Romain que vous étiez, vous euſſiez éprouvé mon reſſentiment.

API... Emportemens hors de place! Vous n'en avez rien ſçu, & je l'avois bien prévu. Vous oſiez bien vous imaginer que dans un pays où jamais on ne vit cette eſpece de poiſſon, votre hôte en trouveroit qui ſeroient produits exprès pour vous. Vous m'aviez montré l'exemple; il eſt beau d'imiter un grand Prince.

NIC... Mais je ne reviens point de ma ſurpriſe. Car enfin, tout devoit vous faire craindre. J'étois accoutumé depuis long-tems

tems au goût des raves ; j'en avois même mangé d'accommodées comme vos prétendus poissons. Quelle eût été votre surprise, si je m'en fusse apperçu ; car je vois bien qu'ici vous ne seriez gueres épouvanté de mes menaces.

APIC... Je sçavois, à n'en point douter, que votre erreur seroit complette, & vous y avez plus contribué que moi. Je n'ai rien fait que commander qu'on donnât à vos raves la figure des Aphyes, & tout le reste est sur votre compte. Desir de manger de ce poisson, ordre exprès d'en avoir, satisfaction excessive de les voir enfin sur votre table, autre plaisir en les dévorant, jugez si avec tout cela vous pouviez voir si c'étoit des raves ? Eh ! vous n'aviez pas seulement eu le tems de

ſoupçonner qu'on vous pût tromper.

Nic.... Avec quel art nous nous abuſons nous-mêmes, & que les paſſions ſont dangereuſes !

Apic.. Vous êtes piqué de l'aventure, vous prenez tout d'un coup le ton déclamatoire contre les paſſions. Ah ! qu'il eſt doux quelquefois de céder à leur illuſion ! ayons un peu d'équité. Il eſt des paſſions qui n'ayant aucun mal à leur ſuite, nous peuvent dominer tant que bon leur ſemble. C'eſt à elles que nous devons tous les plaiſirs de la vie. La vertu leur doit ſes agrémens ; votre eſpéce de deſir même étoit aſſez indifférent pour vous-même, & vous n'avez pas eu ſi grand tort de vous laiſſer entraîner. Vous auriez perdu à ne vous pas ſoucier d'Aphyes.

NIC.. A la bone heure ; mais pourquoi m'avoir trompé ?

APIC.. Si j'avois pû vous satisfaire autrement je l'eusse fait, mais la chose étoit impossible ; & puis votre desir, s'il n'eût pas été content, eût pû se tourner en fureur, & vous voyez que, de cette façon, vous m'avez obligation.

NIC.... J'en demeure d'accord, & je voudrois pouvoir encore manger de vos raves.

APIC.. Le tour ne vaudroit plus rien ; vous le sçauriez ; ayez quelque nouveau desir, & je vous attraperai peut-être encore.

NIC.... Ceci seroit un peu fort.

APIC.. Pas tant que vous le croyez ; les hommes sont construits de maniere à être souvent dupes d'eux-mêmes, & quand

vous n'auriez pas d'Apicius; votre imagination vous en tiendroit lieu.

# DIALOGUE XXXIX.

*Aristote & Lycurgue.*

LYCURGUE.

OUI, je le soutiens. Les passions sont nécessaires à l'homme; elles lui sont co-existantes: elles ne deviennent dangereuses que dans leur excès.

ARISTOTE... Enfin voici un point de réunion dans notre débat. Je comprends maintenant le mot général de passion dans toute son étendue, & je tombe d'accord d'une vérité que vous proposiez comme un sophisme. Ce que j'appellois qua-

lité de l'ame, vous l'appellez paſſion. Ce que je reconnois pour vice, vous le nommez excès de paſſion. Nous voici d'accord. Dites-mois à préſent, je vous prie, pourquoi, connoiſſant ſi bien les paſſions & leurs bornes, avez-vous permis, ordonné même, que vos Spartiates paſſaſſent ſouvent les termes de ces paſſions, & donnaſſent dans l'excès? Pourquoi, par exemple, l'adreſſe étoit-elle pouſſée juſqu'au larcin, l'amour juſqu'à l'adultere, la probité juſqu'à la dureté, le courage juſqu'à l'inſenſibilité? La morale de vos loix m'a paru toujours furieuſement relâchée.

LYC. En permettant ces ſortes de paſſions, j'en arrêtois d'autres plus dangereuſes. Mes citoyens n'étoient pas avares, parce qu'on les eût volés, &

que leurs trésors courroient mille dangers. Mes soldats ne s'énervoient pas auprès de leurs épouses, que le premier venu pouvoit leur enlever. Ne voyez-vous pas que j'avois un sûr moyen de réprimer la molesse & l'avarice.

ARIS. Je ne vous accorderai pas que ce moyen fût le plus sûr. Il me paroît singulier, & voilà tout. Permettre un vice pour en empêcher un autre, ne me paroît pas une maniere bien judicieuse. Il valoit mieux les défendre tous, ou bien n'en faire aucune mention; car il est certains vices qu'on réveille en en parlant.

LYC... Il en est aussi qui ne doivent leur existence qu'à la prohibition.

ARIS. Mais ceci vous confond; ceux que vous ne per-




mettriez pas étoient défendus. Vous les inspiriez donc par-là à vos Spartiates ?

LYC.. Point du tout ; il n'en étoit pas fait mention. Je ne leur avois pas dit, vous ne serez point avares ; mais afin qu'ils ne le fussent pas, je leur avois dit : vous volerez avec le plus d'adresse que vous pourrez.

ARIS.. Vous avez beau dire. Alexandre étoit colereux, je ne m'avisai pas de lui ordonner de se battre à tous propos : mais une pratique bien salutaire remédia à cette passion. Je lui conseillai de réciter l'alphabet Grec avant que d'agir, toutes les fois qu'il se mettroit en colere, persuadé que le peu de tems qu'il employeroit à ce récit suffiroit pour calmer sa fougue, & le remettre dans son assiette. Cet

[redacted]



expédient valoit beaucoup mieux, je penſe.

Lyc. Il falloit d'abord ſuppoſer qu'au milieu de ſa colere votre diſciple auroit aſſez de ſang froid pour ſe ſouvenir de votre précepte, & cette ſuppoſition-là faite, votre précepte ne ſert plus à rien. Oh ! ſi, comme vous le diſiez tout à l'heure, il ſe fût battu de tems à autre, il auroit trouvé quelqu'un plus fort que lui : on l'eût accoutumé à ne pas s'irriter ſi facilement. Le grand Ariſtote eſt à bout.

Aris... Non pas. Votre morale plus efficace que la mienne, à votre avis, n'a pas empêché que quelques Spartiates ne fuſſent avares. Témoin celui qu'on chaſſa de la Ville pour avoir reçu de l'argent d'un Ambaſſadeur, qui le corrompit. Il eût





bien mieux valu que quelqu'un de ces adroits filoux fît évanouir le tréſor. Car dès qu'une fois on ſçut qu'il avoit été chaſſé pour avoir reçu de l'argent, c'étoit comme ſi l'on eût dit recevoir de l'argent eſt un vice, & le voilà connu de vos citoyens ; & qui dit, vice connu, dit vice pratiqué.

Lyc... Si par la ſuite on dégénéra, ce n'eſt plus ma faute. Mes contemporains ſe trouverent bien de mes loix. Tant qu'on les ſuivit à la lettre, ils furent floriſſans. Votre conſeil ne rendit pas Alexandre moins furieux ; il ne l'empêcha pas de maſſacrer ſes amis dans un repas ; & je ne crois pas qu'il ait jamais récité ſon alphabet.

Aris... Tenez, Lycurgue, ceſſons cette diſpute & convenons que les paſſions doivent

être différemment réprimées dans les diverses especes d'hommes. Le peuple a besoin de supplices qui l'effrayent : & l'homme à sentimens, n'a besoin que de conseils qui le ramenent à la raison.

Lyc.. J'en tombe d'accord : mais l'un & l'autre ne s'abstiendront d'une passion qu'en tombant dans celle qui lui est contraire. Eh ! pourquoi cela ne seroit-il pas ainsi ? Si nous cessions d'être agités par les passions, nous serions privés de vie. Tout seroit pour nous de l'indifférence la plus grande. Nous serions insensibles aux événemens humains : la société seroit dissoute. Il y a bien un milieu, mais le trouver, c'est trouver sans compas le centre d'une circonférence ; on ne se donne pas même la peine de le chercher.

# REFLEXIONS SUR LES DIALOGUES.

UN Dialogue eſt une converſation familiere. Cette converſation doit rouler ſur quelque ſujet important pour les Interlocuteurs, & dont le Lecteur puiſſe faire auſſi ſon profit, ſi on lui en fait part; car autrement elle ſe confondroit avec le jargon frivole des Pédans muſqués, ou des Romanciers modernes. Des Dieux, des Héros anciens, des grands hommes actuellement vivans, ont, & par leur caractere, & par la célébrité de leurs actions, le droit

de nous intéresser, quand ils parleront ensemble.

Les Dieux sont une sorte d'être, dont la vraisemblance ne nous frappe plus. Ils sont depuis long-tems abandonnés, pour servir de machines aux Opéras ou à la Poësie ; mais quand il s'agira de faire naître l'admiration, de peindre quelqu'évenement, de porter une sûre atteinte à quelque vice, ou même d'inspirer l'amour de la vertu, les Dieux seront les derniers que l'on écoutera, si l'Auteur les fait parler, parce qu'on n'y croit plus.

Des morts qui s'entretiennent ensemble n'ont pas plus de réalité, il est vrai, mais on est plus familiarisé avec l'idée qu'on se fait, que des gens qu'on a vûs parler dans ce monde, peuvent encore s'entretenir là.

bas. Sans avoir plus de vérité, la possibilité est plus vraisemblable, & c'en est assez pour leur donner la préférence. Ils ont acquis dans leur séjour sur la terre assez d'expérience pour converser pertinemment ensemble. Ils sont d'ailleurs sans contrainte, ni respect humain, ni pudeur hors de place. Rien ne les empêche de parler à cœur ouvert, & ces avantages sont d'une grande considération. La sincérité fait le principal agrément de leurs discours, & elle ne dégénere jamais en grossieres invectives. Les morts doivent être civilisés, & ceux d'entr'eux qui conservent un reste de leur ancienne impolitesse, ne se laisseront jamais échapper à des injures; ils se tiendront à quelques dégrés au-dessous de leur naturel sans en perdre

le fond : ainsi, sans cesser d'être ce qu'ils étoient sur terre, ils seront assez incivils pour n'être pas méconnus, mais cependant pas suffisamment pour être détestés: car j'imagine que les Héros de ce sombre Royaume doivent conserver chacun le ton qui lui convient, & que la dose de Philosophie qu'il employe doit être celle qu'il auroit dû naturellement avoir ici. Autrement les personnages seroient ridicules. Ce seroit un Paysan de théatre qui déclameroit d'un ton de Seigneur.

Après tout ce que je viens de dire, on voit naturellement quel danger il y auroit de faire parler des grands hommes encore vivans. On trouveroit leur morale trop sévere, leurs éloges trop flatés, leur autorité suspecte; leurs propos seroient cri-

[redacted]



tiqués par leurs contemporains. On pourroit leur faire dire des choses qu'ils desavoueroient en cas de besoin. Au lieu qu'un mort est tout ensemble, sain dans ses jugemens, pur dans sa morale, sincere dans ses éloges, & irrévoquable dans ce qu'il prononce. L'Auteur ne craint pas d'en être démenti. Le Lecteur qui n'est pas en garde contre ses avis les approuve, & en fait son profit sans s'en appercevoir.

Ainsi, Jupiter foudroyant nous fait rire ; un vivant qui nous prêche nous endort ; Alexandre qui parle, réveille notre attention. Telle est la trempe de l'esprit humain, le faux le révolte, il fuit ou craint la vérité, il se laisse carresser par la vraisemblance. Il faut donc l'amuser, puisqu'on ne peut l'attacher.

Mais de quoi s'entretenir dans un pays aussi peu fertile en révolutions, en évenemens, qu'on dit être l'Elisée ? La médisance n'y peut avoir lieu : car on cesseroit d'y être heureux. Les événemens passés sont les seuls qui puissent fournir à leurs entretiens ; & comme chacun dans ce pays là pense pour soi, le souvenir de ce qui leur est arrivé de leur vivant, doit les intéresser plus particulierement. Ils sont comme les vieillards qui se plaisent à se retracer l'image des plaisirs de leur jeunesse.

Mais que seroit-ce que le récit d'une action, si l'on n'en faisoit l'application à quelque point de morale, s'il ne faisoit naître à celui qui écoute le desir de raconter à son tour quelque trait de sa vie qui ait rapport à celui qu'il entend ; si les deux faits





n'excitoient les deux Héros à les comparer, à raisonner enfin sur l'avantage qui peut revenir raisonnablement à l'un des deux?

De ce petit débat résulte nécessairement une conséquence. Ce n'est pas le troisiéme membre d'un sillogisme exposé dans toutes les regles d'Aristote. Ce n'est pas non plus la suite d'un raisonnement abstraît de deux Métaphysiciens; c'est une vérité constante dont les deux parties conviennent, & qui doit terminer à l'amiable la légere dispute qui s'est élevée entr'eux.

Cette vérité exposée dès l'abord, peut avoir un air paradoxe, & cet air devient intéressant. Il pique la curiosité. Quel plaisir auroit on à lire le détail des preuves d'une chose dont on seroit convaincu? Ce seroit, en vérité, du tems bien

mal employé. Une vérité, au contraire, habillée ainsi en paradoxe, est une beauté orientale couverte de plusieurs voiles. Celui qui doit en jouir ne les peut enlever que l'un après l'autre. Les obstacles entretiennent dans son cœur l'idée charmante qu'il s'en forme. Chaque voile qu'il ôte augmente sa curiosité; son plaisir est enfin plus parfait quand il parvient à la contempler à son aise. Cet avantage est, si l'on veut, une parure étrangere; mais comme elle ne détruit aucune beauté, qu'elle ne défigure rien, qu'elle ne fait que cacher pour un tems la vérité, cette parure mérite bien d'être conservée. Le Lecteur y gagne, car la nudité le choqueroit, ou feroit bientôt naître la satiété.

En voilà peut-être trop sur





la nature de l'Ouvrage que je donne. Quant au ſtyle familier qui conſtitue celui des Dialogues, on aura bientôt dit ce qui le concerne, en diſant que l'eſpece de familiarité étant différente, ſuivant l'eſpece d'Interlocuteurs qui ſont ſur la Scene, le ſtyle de leur converſation doit ſuivre auſſi cette différence. Scipion parlera plus gravement que Smindiride ou Tacho, & le ſtyle familier d'Ovide ne reſſemblera pas à celui d'Ariſtote ou de Platon. Le point de la reſſemblance c'eſt la préciſion & la netteté. Les plus babillards d'entre les Morts ne pourroient pas ſoutenir une longue diſcuſſion ſur les ſujets les plus importans. La pénétration de leur eſprit, dégagé de toute matiere, les empêche d'être diffus.

Nous avons ſur notre Globe

assez de gens qui perdent beaucoup de paroles, pour dispenser au moins les Morts de leur ressembler en cela. Outre que les Episodes & tout ce qui sert à allonger une conversation, sans la rendre plus intéressante, n'est guères du goût d'un Lecteur sensé, & encore moins d'un Mort, à qui l'on suppose un jugement plus sain. Comme ils ne songent qu'à leur objet, ils vont droit au but. Ah! pourquoi bien des vivans ne ressemblent-ils pas aux Morts en ce point?

Cette précision qui fait une partie du mérite de nos Dialogues, exige que le nombre des Interlocuteurs soit le plus petit qu'il est possible. Plus on en augmentera la quantité, plus on s'éloignera de cette précieuse brieveté, de cette aimable simplicité. Les embarras multiplie-

ront en raiſon des intérêts, le Lecteur ſe laſſera, & les Héros auront parlé en vain.

On voit par ce qui vient d'être dit, que cet Ouvrage eſt une converſation intéreſſante, courte & familiére, entre deux perſonnes qui ont eu dans leur vie quelque point de comparaiſon, qui s'entretiennent ſur ce ſujet, & qui terminent leur conférence par une propoſition que l'un des deux, ou peut-être tous les deux n'entendoient pas. Si celui des deux Interlocuteurs qu'on en ſoupçonnoit le moins capable, eſt le pere de cette propoſition, elle en deviendra plus piquante encore. C'eſt l'art qu'a employé l'illuſtre Fontenelle, & à ſon exemple M. de S. Mard, quoique ce dernier ſemble en avoir fait un crime à ſon ſçavant Prédéceſſeur. Je ne le

crois pas capable d'en avoir agi ainsi, pour bâtir sa réputation sur les débris de ce grand homme.

Après ces courtes Réflexions sur les Dialogues en général, qu'on me permette d'en faire une seule sur mon Ouvrage.

Il n'y auroit rien d'étonnant quand je n'aurois pas exactement suivi les regles que je viens de tracer. L'Ouvrage étoit fait longtems avant que je songeasse à rédiger ces idées, & les regles les plus séveres ne sont pas faites pour être suivies à la rigueur. Ce sont de belles avenues qui conduisent à une ville ; mille autres sentiers y conduisent aussi. Plusieurs allongent la route, d'autres l'abregent. Ceux-ci rendent le voyage plus agréable, ceux-là en multiplient les disgraces ; mais enfin ils aboutis-

ſent tous à la ville, & rendent dans le grand chemin tout auprès de ſes portes. Heureux le voyageur qui a ſçu faire un bon choix !

FIN.

# TABLE.

*Epitre à M. Toussaint*, p. 1

*Préface. Aux Petits-Maîtres & aux Précieuses*, 3

DIALOGUE PREMIER. *Que les vertus ont des bornes, au-delà desquelles leur pratique est dangereuse.* 7

*Smindiride & Tacho.*

DIALOGUE II. *Que l'Erudition gate l'esprit.* 13

*Anacréon & Madame Dacier.*

DIALOGUE III. *Qu'on fait souvent aux découvertes plus d'honneur qu'elles ne méritent.* 20

*Pascal & le P. Mallebranche.*

DIALOGUE IV. *Que l'esprit le*

*le plus propre à la société, n'est pas le plus sage.* 28

Platon & Ovide.

DIALOGUE V. *Sur le parallele des malheurs du cœur, & de ceux de la fortune.* 35

Paul Emile & Jacques Stuart, Roi d'Angleterre.

DIALOGUE VI. *Quelle sorte de réputation est la meilleure.* 43

Catherine de Médicis & Marguerite de Valois.

DIALOGUE VII. *Que les vertus reçoivent plus d'éclat de la part de ceux qui les pratiquent le moins.* 50

Tibere & Titus.

DIALOGUE VIII. *Que l'amour propre n'est pas si à craindre qu'on le croit ordinairement.* 56

Philippe de Macédoine & le Duc de la Rochefoucault.

DIALOGUE IX. *Que les grands défauts & les grandes vertus se touchent de bien près.* 63

*Le Prince de Condé & Jean Bart.*

DIALOGUE X. *Que les Héros gagnent aux foiblesses qu'on leur prête.* 69

*Scipion l'Afriquain & Alexandre le Grand.*

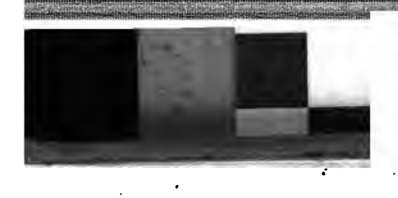
DIALOGUE XI. *Que la coquetterie est nécessaire aux femmes.* 75

*Marcella, femme de Martial, & Manon Lescot.*

DIALOGUE XII. *Que l'inclination naturelle vaut mieux que des préceptes.* 83

*Corneille & l'Abbé d'Aubignac.*

DIALOGUE XIII. *Si l'orgueil plus avoir l'apparence de vertu.* 89





*Diogene & Alcibiade.*

DIALOGUE XIV. *Le grotesque donne un vernis de plus à de certaines beautés.* 95

*Virgile & Callot.*

DIALOGUE XV. *La noblesse de l'ame ne va pas toujours avec celle du sang.* 102

*Christine de Suede & la premiere Czarine.*

DIALOGUE XVI. *Si la connoissance du bonheur des autres ne gate par le nôtre.* 108

*Gigès, Roi de Lydie, & Metellus Macedonicus.*

DIALOGUE XVII. *Les Romans ne sont pas si pernicieux qu'on le dit.* 114

*Xénophon & le Marquis d'Urfé.*

DIALOGUE XVIII. *Les plus grandes révolutions ne sont pas*

*toujours causées par les plus grandes passions.* 120

*Mahomet & Luther.*

DIALOGUE XIX. *Que le mérite des grandes actions n'est pas dans l'action elle-même.* 127

*Lucrece & une Reine de Gallogrece, nommée Chiamara.*

DIALOGUE XX. *Qu'il y auroit moins de Critiques, s'il y avoit moins de danger dans cette profession* 132

*Zoïle & l'Abbé Desfontaines.*

DIALOGUE XXI. *La satyre & la raillerie ne sont pas faites pour être réunies ensemble.* 138

*Boileau & Madame Cornuel.*

DIALOGUE XXII. *On pourroit mourir sans regret.* 145

*Xercès & Cercidas.*

DIALOGUE XXIII. *L'amour*

*affecte-t-il différemment les différens âges?* 150

*Flora & Ninon de Lenclos.*

DIALOGUE XXIV. *Qu'une action cruelle n'est pas toujours la suite de la cruauté.* 157

*Philippe II. Roi d'Espagne, & le Czar Pierre.*

DIALOGUE XXV. *Plus l'éloquence est parfaite, plus elle est dangereuse.* 162

*Cesar & Ciceron.*

DIALOGUE XXVI. *Qu'à force d'innover dans les sciences, on se retrouve avec les Anciens.* 167

*Aristote & Leuvenhoeck.*

DIALOGUE XXVII. *Jusqu'où va l'utilité des sciences.* 173

*Louis le Debonnaire & Cardan.*

DIALOGUE XXVIII. *La décence est-elle une vertu?* 179

*Les deux Aſpaſies.*
DIALOGUE XXIX. *Qu'il y a de l'avantage à connoître le cœur de ceux qu'on oblige.* 185
*Mecene & M. Fouquet.*
DIALOGUE XXX. *Qu'on ne rend pas toujours aux arts l'honneur qu'ils méritent.* 191
*Deſcartes & Brioché.*
DIALOGUE XXXI. *Que l'eſprit eſt un agrément ſuperflu en certains cas.* 197
*Ariſtippe & Laïs.*
DIALOGUE XXXII. *Il ſuffit de ſouhaiter quelque choſe pour n'en pas jouir.* 202
*Petrone & Dom Carlos.*
DIALOGUE XXXIII. *Pour qui ſont faits les honneurs funebres.* 207
*Charles-Quint & Mademoiſelle le Couvreur.*





DIALOGUE XXXIV. *On parvient à la gloire par bien des routes.* 214

*Rufus & Frontinus.*

DIALOGUE XXXV. *Sur les Récompenses.* 220

*Burrhus & Jacques Amiot.*

DIALOGUE XXXVI. *C'est celui qu'on punit qui met le taux à son chatiment.* 227

*Saint-Evremont & Rousseau.*

DIALOGUE XXXVII. *Quels sont les défauts qu'on peut railler.* 233

*Philœtas de Cô & Denis d'Heraclée.*

DIALOGUE XXXVIII. *Que nos plaisirs n'en sont plus, quand nous cessons d'être trompés.* 238

*Apicius & Nicomede, Roi de Bithynie.*

DIALOGUE XXXIX. *Comment il faut réprimer les passions.* 244
*Aristote & Lycurgue.*
RÉFLEXIONS *sur les Dialogues,* 251

Fin de la Table.

f. Pemachy

Coee

N.T.

Co.













